

# JOURNAL ASIATIQUE

OU

## RECUEIL DE MÉMOIRES

D'EXTRAITS ET DE NOTICES

RELATIFS A L'HISTOIRE, A LA PHILOSOPHIE, AUX LANGUES  
ET A LA LITTÉRATURE DES PEUPLES ORIENTAUX

L'ÉDITÉ

PAR MM. BARBIER DE MEYNARD, BELIN, BOTTA, GAUSSIN DE PERCEVAL  
-CHERBONNEAU, DEFRÉMERY, DUGAT, DULAURIER, FOUCAUX  
GARCIN DE TASSY, STAN. JULIEN  
KASEM-BEG, MOHL, MUNK, OPPERT, PAUTHIER, REGNIER, REINAUD  
RENAN, DE ROSNY, DE ROUGÉ, SÉDILLOT  
DE SLANE, ETC.

ET PUBLIÉ PAR LA SOCIÉTÉ ASIATIQUE

SIXIÈME SÉRIE

TOME VII



PARIS

IMPRIMÉ PAR AUTORISATION DE M. LE GARDE DES SCAUX

A L'IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXVI

# JOURNAL ASIATIQUE.

JUIN 1866.

---

BAB ET LES BABIS,  
OU  
LE SOULÈVEMENT POLITIQUE ET RELIGIEUX EN PERSE,  
DE 1845 À 1853,  
PAR MIRZA KAZEM-BEG.

---

## CHAPITRE II.

### DES BABIS.

#### § 1. FONDATEUR DE LA DOCTRINE DES CHEÏKHITES. PROGRÈS DES CHEÏKHITES.

Les Babis avaient été précédés par les *Cheïkhites*, dont les doctrines s'étaient rapidement propagées.

Nous avons dit autre part dans un travail sur « le muridisme <sup>1</sup> » qu'outre trente-cinq ordres possédant une organisation formelle et exerçant, selon le temps et les circonstances, une grande et forte influence en Orient, il y avait encore une foule d'associations particulières dans lesquelles se trouvaient des savants, des littérateurs, des poètes, tous plus ou moins philosophes. Dans leur philosophie

<sup>1</sup> *Parole russe*, oct. 1859.

comme dans leur poésie on traitait de l'éducation spirituelle (*irchad*), du maître et du disciple (*mourchid* et *murid*), de la voie de la vérité (*tarikat*), des moyens de parvenir à la vérité (*vousoul*), de la vérité même (*hakikat*). Tout ceci se rapportait à la connaissance de Dieu et à l'amour pour lui, par conséquent rien qui fût répréhensible; c'étaient là des sujets de pure contemplation. Mais on s'égarait parfois en parlant des droits du maître, des conditions du muridisme, des gradations par lesquelles on arrive à la vérité, à Dieu. Dans l'opinion du peuple, il y eut des mourchids qui s'étaient élevés non-seulement au-dessus des hommes, mais encore au-dessus des anges, et qui étaient arrivés au degré de la divinité. Une vie austère, une abnégation absolue, le renoncement à toutes les jouissances de ce monde, telles avaient toujours été les conditions indispensables pour parvenir à cette hauteur de perfection.

Cheïkh-Ahmed, le fondateur de la doctrine des Cheïkhites, était Arabe. Son surnom de *Legsâi* (le Lehsaïen) prouve qu'il était né à Lehsy, ville principale de la province d'El-Hasa, sur la côte sud-ouest du golfe Persique. Il vivait au commencement de ce siècle. Ses vertus, son austérité et son érudition le rendirent célèbre parmi ses contemporains; il passa les dernières années de sa vie à Kerbela. Dès sa jeunesse, il s'était consacré au *Tarikat*, et par cette voie avait atteint à la perfection, but de ses ardents désirs. Il fonda une école particulière de mysticisme. De tous les côtés les disciples affluaient vers

lui, et il acquit bientôt une grande popularité; sa doctrine n'avait aucun but politique et il ne mettait sa gloire que dans une bonne renommée; cependant il se peut aussi qu'il se soit laissé entraîner par ses propres convictions. Ce qui distinguait son enseignement, c'était l'idée que l'Être suprême pénètre tout l'univers qui émane de lui, et que tous les élus de Dieu, tous les imams, tous les justes, sont la personnification des attributs divins. En partant de ce principe, il croyait que tous les douze imams de la religion chiïte, depuis Ali jusqu'à Al-Mehdi, sont la personnification des douze attributs suprêmes les plus parfaits de Dieu <sup>1</sup>, que par conséquent ils sont éternels et partout existants. Parmi les douze imams, Ali occupe le premier rang; il est supérieur aux anges et aux prophètes, et, quoique

<sup>1</sup> Les attributs de Dieu sont tous égaux, tous *un* en qualité, disent les scholiastes musulmans; mais, par rapport à la compréhension humaine, les uns semblent supérieurs aux autres; par exemple, Dieu est terrible; Dieu est miséricordieux, et cependant sa miséricorde et sa longanimité surpassent sa sévérité. D'après la doctrine des *Sifatids*, les attributs de Dieu coexistent avec sa suprême existence, par conséquent ont existé de toute éternité; cependant les *Moutazilids* n'admettent pas ceci et disent: Une seule chose est préexistante aux siècles, c'est la suprême existence de Dieu; dans le cas contraire, disent-ils, il faudrait admettre une infinité d'êtres existant avant les siècles, ce qui est contraire à la doctrine de l'unité divine. Il y en a d'autres qui tiennent le milieu entre ces deux anciennes écoles et qui disent que les attributs de Dieu sont éternels en lui et sont inséparables de lui; donc, d'après la doctrine des *Cheïkhites*, les attributs de Dieu, découlant de sa suprême existence, peuvent par sa volonté même être personnifiés en se fondant avec l'esprit et l'âme humaine, qui, elle aussi, émane de Dieu.

au-dessus de Mahomet, il est vraiment au-dessous de lui qui est l'expression de l'attribut de Dieu, le dispensateur de tous les dons (*kasim oul arzak*). Quoique cette manière de voir soit en parfaite opposition avec l'enseignement dogmatique des Chiïtes-imites, et que les *fakih*s (légistes) se soient élevés contre le Cheïkh, cependant l'ancien penchant des Persans pour la doctrine de l'incarnation et de la réincarnation s'était toujours manifesté et se manifeste encore dans leur constante disposition pour de semblables discussions, et il a toujours servi de mobile principal aux progrès des anciens schismes dans le *Tarikat*. Le savant Cheïkh, dont la vie était exemplaire et des plus austères, se vit bientôt entouré d'une multitude de disciples et d'auditeurs, et le nombre de ses murids <sup>1</sup> augmentait de jour en jour. Beaucoup de ces derniers étaient de la Perse méridionale et de l'Irak, où se trouvaient les naïbs ou vicaires représentants du mourchid et désignés par lui pour la propagation et la défense de la doctrine <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Nous désignons sous le nom de *disciples* ses plus intimes murids qui ne le quittaient pas et prêchaient sa doctrine; sous celui d'*auditeurs*, nous comprenons seulement ceux qui suivaient son enseignement, ses leçons; ses *murids* étaient par conséquent ceux qui dans le peuple avaient embrassé sa doctrine, y compris ceux-là mêmes qui ne l'avaient jamais vu; mais dans les derniers temps on a donné le nom de *murid* à ceux qui, dans les soulèvements politiques ou religieux, prennent les armes, comme nous l'avons vu dans le Daghestan.

<sup>2</sup> Nous avons connu dans la suite un de ces naïbs; c'était un des dignitaires persans à Kirmès; il se nommait Kérim-Khan.

§ 2. LE SUCCESSEUR DE CHEÏKH-AHMED : CHEÏKH-KAZEM,  
MAÎTRE DE BAB.

Cheïkh-Ahmed, étant tombé subitement malade, mourut peu de temps après. Les murids se trouvèrent sans guide et sans maître, car en mourant le Cheïkh n'avait pas désigné celui qui devait lui succéder.

Il faut remarquer ici que, dans le *Tarikat*, comme dans toutes les affaires qui touchent à la religion, le droit de succession n'existe point; ou bien c'est le maître qui désigne le plus digne d'entre ses disciples et ses murids, ou c'est l'élection qui décide. Dans le cas où l'on a recours à l'élection, il va sans dire que le pouvoir religieux, tant recherché, appartiendra à ceux qui, par leurs vertus, la rigidité de leur vie et bien souvent aussi par leurs intrigues, auront su acquérir la popularité. Nul doute que l'esprit et la science ne jouent ici un rôle important, comme on peut voir dans notre travail sur le muridisme et sur Chamil.

Après la mort de Cheïkh-Ahmed, Cheïkh-Seïd-Kazem, l'un de ses plus proches disciples, fut élu à sa place, mais non sans une grande opposition de la part de divers concurrents. Comme il s'était formé dans le bas peuple plusieurs partis qui tous plaidaient la cause de leurs maîtres respectifs<sup>1</sup>, et

<sup>1</sup> Les plus proches disciples du maître (*mourchid*, guide) ont une grande influence dans le bas peuple, qui se divise sans réflexion en partis; et, aux moindres sollicitations des maîtres, ils se

que chacun de ces partis prétendait à la suprématie, Seïd-Kazem refusa l'honneur qu'on voulait lui faire sous prétexte qu'il ne s'en trouvait pas digne. On assure qu'il était de bonne foi et qu'il fit tout son possible pour n'être point élu. La lutte se prolongea longtemps; mais enfin, les compétiteurs et les opposants s'étant mis d'accord, le modeste Seïd-Kazem fut élu et dut accepter.

Aussitôt que Cheïkh-Seïd-Kazem eut été élevé à la dignité de mourchid, il confirma dans leurs fonctions les anciens naïbs des diverses provinces de la Perse. De nouveaux disciples affluèrent de toute part à Kerbela et se groupèrent autour de lui. Parmi eux, comme nous l'avons déjà dit, se trouvait notre héros Mirza-Ali-Mohammed.

Sa manière de penser et d'agir attira d'abord sur lui l'attention du maître et celle de ses compagnons. Ce jeune homme à la vie rigide, plein de candeur et si mystérieux dans ses actions, devait se faire remarquer dans une réunion de penseurs<sup>1</sup>; quelques-uns, plus mondains ou plus positifs, attribuaient cette conduite à une espèce de folie; la plupart le surnommaient *l'illuminé*.

Mirza-Ali-Mohammed suivait, dit-on, fort irrégulièrement les leçons de Seïd-Kazem, et y assistait

partagent en catégories hostiles, ce qui contribue à former des sectes séparées.

<sup>1</sup> Dans notre étude sur le muridisme, nous avons eu souvent l'occasion de signaler le caractère mystique du *Tarikat*; ses partisans et ses adeptes portent le nom de *Ahli-sirr*, c'est-à-dire « les mystiques. »

même assez rarement. Il fuyait ordinairement la société des hommes, et, dans la suite, lorsqu'il venait écouter le maître, des conversations s'engageaient dans l'assemblée à son sujet : « Le voici ! voici l'être mystérieux, le sublime jeune homme ! » s'écriait-on de toutes parts. A ce qu'on assure, le maître lui-même exprimait hautement l'estime dans laquelle il tenait ce disciple et parlait de lui d'une façon énigmatique. On assure que, lorsque ses disciples lui demandaient lequel d'entre eux serait leur mourchid après lui, il répondait ordinairement : « Vous le chercherez vous-mêmes et le trouverez bien. » Parfois il disait aussi : « Il est au milieu de vous. »

Lorsque Mirza-Ali-Mohammed se présentait durant la leçon et prenait place, suivant son habitude, près de la porte, il arrivait que le maître lui-même s'écriait : « Le voici ! » Personne ne faisait alors attention à ces paroles dont plus tard on s'est souvenu. Tout le monde s'accorde sur ces premiers détails de la vie de Bab.

Mirza-Ali-Mohammed quitta enfin Kerbela et retourna à Chiraz, sa patrie, où, comme nous l'avons dit dans sa biographie, il fut reçu avec honneur.

Durant la vie de Seïd-Kazem, la doctrine des Cheïkhites se répandit dans toute la Perse, si bien que dans la seule province d'Irak il y avait plus de cent mille murids. Cependant nulle part on n'eut à constater une forte opposition de la part du clergé, ou une tendance politique qui fût évidemment hostile au gouvernement. Au contraire, nous rencon-



trons, parmi les admirateurs du Cheïkh, un grand nombre de fonctionnaires de l'État et des principaux membres du clergé, tous enthousiastes de sa philosophie et fiers de sa renommée <sup>1</sup>.

§ 3. ORIGINE ET PROGRÈS DE LA COMMUNAUTÉ SECRÈTE  
DES BABIS (1842-1846).

Hadji-Seïd-Kazem mourut après avoir administré les affaires des Cheïkhites durant dix-sept années selon les uns, et vingt ans selon d'autres. Il n'avait pas désigné son successeur, soit qu'il n'en ait pas eu le temps, soit qu'il n'ait pas voulu ostensiblement le désigner. Les Cheïkhites de Kerbela désignèrent quatorze des leurs qui durent se rendre partout où leur doctrine avait un nombre important d'adhérents, afin de chercher parmi eux celui qui, par son mérite et par ses vertus, serait digne d'être leur chef et leur guide spirituel, car le maître avait dit pendant sa vie : « Vous le chercherez et le trouverez. »

Au nombre des plus anciens disciples de Seïd-Kazem, il y en avait qui étaient fort considérés de tous les autres, et quatre d'entre eux, Moulla-Housseïn-Bouchrouï, Moulla-Hassan, surnommé *Gaoaher*, Kérim-Khan et Moulla-Iousouf d'Ardebil, jouissaient d'une très-grande autorité. Moulla-Housseïn-Bouchrouï et Moulla-Iousouf songeaient depuis longtemps à réformer la doctrine des Cheïkhites,

<sup>1</sup> Nous dirons quelques mots de la doctrine des Cheïkhites dans le dernier chapitre de cette relation.

ainsi qu'aux moyens de lui donner secrètement une signification politique, afin d'affaiblir le pouvoir clérical et l'absolutisme des rois. Cependant ni l'un ni l'autre n'avaient la force nécessaire pour une si grande tâche, et la considération dont ils étaient entourés ne pouvait être qu'une cause de discorde.

Le nom de Mirza-Ali-Mohammed jouissait d'une grande popularité; sa vie exemplaire, son caractère et son humilité donnaient à ces deux ambitieux l'espoir de réussir en mettant en avant le nom du favori du peuple.

Lorsque les disciples de Seïd-Kazem se furent divisés, les uns reconnurent pour successeur à la place de leur défunt maître Kérim-Khan de Kirman, d'autres choisirent Moulla-Hassan surnommé *Gaouher*, et enfin un troisième parti élut Moulla-Housseïn. Celui-ci, qui était alors à Chiraz, écrivit à ses confrères de Kerbela que ni lui ni aucun autre ne méritait d'être élevé à la dignité de mourchid et que le seul qui en fût digne était cet *illuminé* auquel leur maître Seïd-Kazem avait fait plusieurs fois allusion pendant ses leçons. « Je l'ai trouvé à Chiraz, écrivait-il, et seul il est digne d'être mourchid. »

La lettre de Moulla-Housseïn, qui venait confirmer ce qu'on avait entendu dire de son refus d'être le guide spirituel des Cheïkhites, attira sur lui l'attention de beaucoup de partisans de cette doctrine.

Ils se réunirent donc en grand nombre à Chiraz, où Moulla-Housseïn se trouvait déjà depuis quelque

temps auprès de Mirza-Ali-Mohammed, et ils choisirent ce dernier pour leur mourchid. Les autres disciples de cette école, et c'était le plus petit nombre, se partagèrent, les uns en faveur de Moulla-Hassan, les autres en faveur de Kérim-Khan.

Cependant Ali-Mohammed n'avait en rien changé sa manière d'être. Toujours tel que nous l'avons décrit dans sa biographie, il ne parlait que d'une façon énigmatique et à double sens; il menait la vie la plus austère, ne parlait pas volontiers, fuyant souvent la société des hommes et même celle de ses disciples.

Nous ignorons de quelles convictions étaient pénétrés alors Mirza-Ali-Mohammed et ses disciples; ce dont nous sommes certain seulement, c'est que ces derniers se réunirent secrètement et posèrent le premier programme de sa doctrine.

Nous ignorons également dans quelle mesure le maître lui-même prit part à ces plans de réforme; mais nous sommes disposé à croire que le côté moral de ce programme doit lui être attribué; tout le reste a été ajouté successivement et plus tard. Nous ne pouvons en rien blâmer Mirza-Ali-Mohammed, sinon de s'être donné l'épithète de Bab « porte » (de la vérité). Il est même permis de supposer que cette idée lui a été suggérée par ses disciples, et il se peut qu'il y ait été entraîné par faiblesse. Une tradition dit que ce surnom lui a été donné parce que, pendant les leçons de Seïd-Kazem, il se tenait constamment près de la porte, et

que, lorsqu'il fut élevé au rang de mourchid, le rusé Moulla-Housseïn rappela cette circonstance et lui dit : « Tu étais *porte* dans l'ordre de la science et de l'éducation spirituelle (c'est-à-dire ils passaient par toi pour entrer dans l'auditoire), et maintenant toi, tu es la *porte* de l'éducation spirituelle et la porte de la vérité. »

Nous ne pouvons dire jusqu'à quel point cette assertion est vraie; mais elle est au moins probable et donne une certaine vraisemblance à notre supposition, que la secte des Babis remonte moins à Bab lui-même qu'à ses premiers disciples, et que Bab apparaît plutôt comme un mythe, un idéal personnifié, au nom duquel agissaient ceux qui aspiraient à la liberté.

On ignore le nombre des disciples qui, à cette époque, entouraient Bab et agissaient en son nom : nous ne voyons que cinq individus participant à des réunions secrètes, et organisant dans la suite une vraie milice de Babis; ces cinq disciples sont : Moulla-Housseïn-Bouchrouï, Moulla-Iousouf d'Ardebil, Hadji-Mohammed, Agha-Mohammed-Ali et un certain Seïd-Ali. Nous trouvons les quatre premiers agissant constamment dans diverses parties de la Perse; quant au dernier, nous ne le rencontrons nulle part. M. Sévruguin dit qu'il fut chargé d'agir dans l'Irak <sup>1</sup>.

Lorsque Bab eut tout quitté pour se retirer à la

<sup>1</sup> Ce doit être Moulla-Cheïkh-Ali, qui dans la suite apparaît à la tête des Babis de Téhéran. (Voyez § 5.)

Mecque (1843?), Moulla-Housseïn s'annonça comme étant son naïb (représentant, vicaire); il se rendit dans l'Irak après avoir envoyé des naïbs dans diverses provinces en son nom. Hadji-Mohammed-Ali<sup>1</sup> s'était rendu quelque temps auparavant dans le Mazandéran, où vinrent également trois ou quatre ans après Moulla-Housseïn et Kourret oul Aïn (§ 5), qui arrivait de Kazvin; Moulla-Iousouf et Agha-Mohammed-Ali furent envoyés dans l'Aderbidjan.

Les propagateurs, apôtres de la nouvelle doctrine, avaient de plus leurs affiliés, qui avaient fait le serment de mourir pour le nom de Bab et de travailler sans repos ni trêve à atteindre au but qui leur était indiqué; ainsi la société secrète des Babis croissait rapidement, et partout on en parlait.

Il ne faut point perdre de vue que l'enseignement de Bab devait être la continuation de la doctrine des Cheïkhites et qu'il avait pris le titre de mourchid en lieu et place de son précédent maître Seïd-Kazem; et en ceci on n'a aucun reproche à lui adresser. Cependant, dès les premiers temps de

<sup>1</sup> On l'appelle tantôt Hadji-Mohammed-Ali, tantôt simplement Hadji-Mohammed; les uns prétendent qu'il accompagnait Bab dans son pèlerinage à la Mecque; d'autres, qu'il fit sa connaissance sur le chemin de la Mecque. Ceci embrouille un peu les faits, d'autant plus que l'envoi de naïbs dans diverses provinces de la Perse eut lieu en l'absence de Bab lors de son pèlerinage; ainsi Hadji-Mohammed-Ali ne pouvait se trouver dans le Mazandéran s'il accompagnait Bab à la Mecque. L'historien de la Perse dit que Bab n'alla pas jusqu'à la Mecque et qu'il revint sur ses pas; mais il est de notoriété publique que Bab est allé à la Mecque.

l'établissement de la nouvelle doctrine, beaucoup d'entre les Cheïkhites, voyant dans Moulla-Housseïn des idées entièrement opposées à ce qu'ils en attendaient, se séparèrent de lui. Au nombre de ces dissidents étaient Mirza-Ahmed-Bahanchagui, Seïd-Iahia-Varabi, Moulla-Mohammed-Magani et autres dont nous dirons quelques mots plus tard. Le premier d'entre eux, comme nous l'avons vu dans la biographie de Bab (§ 8), eut occasion de lui rendre quelques services; le second se fit plus tard et en secret son murid, et dans la suite il prêcha ouvertement en son nom. C'est sur lui que retombe la responsabilité des affreux désordres et des massacres dont il sera parlé plus tard (§ 19); le dernier enfin, à la grande surprise de Bab, consentit à ce qu'il fût condamné à mort. Après cela les Cheïkhites qui n'acceptèrent point la nouvelle doctrine se séparèrent des Babis et ne formèrent plus de secte à part. On rencontre encore quelques savants qui tiennent à cette doctrine; mais ils n'ont aucune influence.

#### § 4. INFLUENCE DE SEÏD-HOUSSEÏN SUR BAB; SON CARACTÈRE (1847).

Lorsque le gouvernement commença à prendre des mesures pour poursuivre les Babis et Bab lui-même, ses disciples se dispersèrent sans cependant cesser d'être en relation secrète avec lui. Moulla-Housseïn, à la tête de la communauté secrète des Babis, parvint à réunir un nombre important de murids dans l'Irak, le Mazandéran et le Khorasan.

Bab se trouvait alors à Ispahan, et deux hommes des plus dangereux par leurs idées et leurs desseins se livrèrent entièrement à lui; c'étaient les deux frères Seïd-Housseïn et Seïd-Hassan dont nous avons fait mention (chap. 1, § 14).

Nous ne croyons pas superflu de nous étendre ici plus en détail sur ces deux frères, surtout sur Seïd-Housseïn, dévot intrigant des plus remarquables, tels qu'on en rencontre trop souvent dans l'histoire des schismes.

D'après M. Sévruguin, ces deux frères étaient de Yezd. Seïd-Housseïn, jeune homme de dix-neuf ans, avait étudié à Méched et, accompagné de son frère, il s'était mis à voyager pour compléter son instruction. A Ispahan ils s'étaient liés avec Bab, dont ils ne se séparèrent plus jusqu'à sa mort. Seïd-Housseïn était parvenu à s'emparer entièrement de l'esprit de son maître. C'est au nom de Bab qu'il écrivait à ses prosélytes, les encourageait, les stimulait dans le rigoureux accomplissement de leurs devoirs; c'est lui qui écrivit le Coran de Bab et en fit parvenir les fragments à ses murids. Il distribuait des prières et des talismans à ceux qui venaient visiter le maître; en un mot il ne le quittait pas plus que son ombre. Cet homme avait si bien su pénétrer dans la confiance de Bab que celui-ci fait plusieurs fois allusion à sa personne dans ses exhortations et dans les paroles énigmatiques du Coran qui porte son nom.

Constamment occupé du soin d'augmenter le

nombre des prosélytes de Bab, Seïd-Housseïn maintenait des intelligences secrètes à Ispahan; ses relations s'étendaient à Tauris, à Makou et jusque dans la citadelle de Tchégrik; il servait d'intermédiaire entre Bab et ses nombreux visiteurs.

Si Bab s'est laissé entraîner par les hommages dont l'entouraient ses partisans et le peuple, et si dans ses discours énigmatiques il se faisait passer pour imam et pour la divinité incarnée, comme les musulmans l'en accusent, c'est à ses disciples qu'il faut s'en prendre et surtout à Moulla-Housseïn et à Seïd-Housseïn. Nous ne savons rien sur les rapports personnels qui existaient entre ces deux principaux propagateurs du Babisme; seulement nous savons qu'ils étaient secrètement en correspondance suivie.

Après la reclusion de Bab, Moulla-Housseïn et les autres naïbs avec lesquels il était d'accord agitaient en son nom l'Irak, le Mazandéran, le Khorasan et l'Aderbidjan; cependant Seïd-Housseïn resta constamment auprès de Bab, agissant pour le but commun. Quel était donc ce but commun? Était-ce l'abaissement de l'islam? s'agissait-il de fonder une nouvelle religion, un nouveau schisme? Ou bien ce but avait-il un caractère politique et tendait-il à une réforme générale? Tout était obscur, indéterminé. Il y avait bien pourtant un peu de tout cela; tous ces éléments divers se confondaient sous la dénomination de Babisme, et, à la première occasion favorable, chaque meneur, chaque chef de parti aurait pu mettre en avant tel ou tel



principe en l'accommodant à ses vues, aux circonstances et à l'esprit du temps. En principe, le but pour ainsi dire avoué était d'affaiblir d'abord, puis d'anéantir le pouvoir du clergé et du gouvernement.

L'infructueuse tentative des Babis et les tristes résultats de leurs menées présentent des données sur lesquelles nous fondons nos suppositions; cependant la trahison de Seïd-Housseïn ne nous permet pas d'admettre qu'il ait été mû par aucun mobile noble et élevé. Une seule chose est bien évidente, c'est qu'il voulait se former un parti de fanatiques, et par ce moyen se frayer avec le temps un chemin au pouvoir suprême religieux. Beaucoup de passages du Coran ainsi que des prières qu'il composait au nom de Bab prouvent qu'il encourageait l'ignorance afin d'agir avec plus de force sur l'esprit de partisans aveugles.

#### § 5. PROGRÈS DES BABIS. — PROSÉLYTES REMARQUABLES.

Pendant que des poursuites étaient dirigées contre Bab à Ispahan, à Tauris et à Makou<sup>1</sup>, le nombre de ses murids augmentait peu à peu secrètement. Bouchrouï et Hadji-Mohammed agissaient avec succès dans le Khorasan et le Mazandéran. Dans l'Irak, cette doctrine fut propagée d'abord, sous la direction de Moulla-Housseïn, par Cheïkh-Ali, qui y apporta un dévouement extraordinaire,

<sup>1</sup> Voy. chap. 1, § 6-10.

et ensuite par Cheïkh-Ali <sup>1</sup> seul, et avec beaucoup de succès.

Dans Tauris et les environs, le Babisme fut prêché par Agha-Mohammed-Ali et Moulla-Iousouf : les succès de celui-ci furent tels que le village entier de Milân embrassa sa doctrine. Dans la ville de Kazvin, c'était une femme qui prêchait cette doctrine. Cette femme, remarquable par sa naissance, sa beauté et son instruction, avait entendu parler de la nouvelle doctrine, qui accordait aux personnes de son sexe les mêmes droits qu'aux hommes et de plus leur permettait de se montrer en public le visage découvert; elle apparaîtrait sur la scène deux ans auparavant, alors que Moulla-Iousouf enseignait avec succès dans l'Irak. C'était la fille de Hadji-Mohammed-Salih, *Moudjtéhid* de Kazvin, personnage très-connu, et elle était fiancée <sup>2</sup> au *Moudjtéhid* Akhound-Hadji-Mohammed-Taki, de Baragan; ainsi par sa position elle était respectée entre toutes les femmes de son pays.

Kourret oul-Aïn (lumière des yeux), — tel est le nom de notre héroïne, — se met en correspondance avec Moulla-Iousouf; elle a des entrevues secrètes avec lui, et au nom de Bab se fait initier à la nouvelle doctrine <sup>3</sup>. Le bruit s'en répandit bientôt à

<sup>1</sup> C'était un des disciples de Cheïkh-Ahmed et de Seïd-Kazem. Dès l'apparition des Babis, il devint partisan zélé de leur doctrine et ne cessa d'agir dans ce sens jusqu'à l'anéantissement des Babis de Téhéran en 1852.

<sup>2</sup> D'après le *Nasih out-Tavarihh*, elle était femme de Moulla-Mohammed, fils de Moulla-Mohammed-Taki.

<sup>3</sup> Beaucoup de personnes, et de ce nombre l'auteur de l'Histoire

Kazvin. Ni les exhortations, ni les menaces, ni les larmes de ses parents, ni le mépris de ses adversaires, rien ne peut l'arrêter. Elle va partout sans voile, prêchant l'amour pour Bab et sa doctrine, et organise en peu de temps une communauté nombreuse. Deux partis se formèrent bientôt à Kazvin : l'un sous la menaçante influence des vieux conservateurs des préjugés de l'islam; l'autre, entraîné par Lumière des yeux, s'était fait le défenseur de la nouvelle doctrine.

Comment une femme, créature si faible en Perse, et surtout dans une ville comme Kazvin, où le clergé possède une si grande influence, où les oulemas, par leur nombre et leur importance, attirent l'attention du gouvernement et du peuple, comment se peut-il que là, justement, dans des conditions si peu favorables, une femme ait pu organiser un parti si puissant d'hérétiques? C'est là une question qui déconcerte quelque peu même l'historien de la Perse, Soupehr; c'était en effet sans exemple dans le passé.

Cet historien tâche d'expliquer ainsi ce fait. La fille du *Moudjtéhid*, dit-il, avait reçu une instruction peu commune, elle était savante même et possédait au plus haut degré le don de la parole, mais par-dessus tout elle était belle, et de la beauté la plus éclatante; voilà pourquoi elle s'est vue si vite et si

de la Perse, disent que la doctrine de Bab est parvenue à Kourretoul-Aïn par d'autres voies; suivant eux, elle aurait été en correspondance avec Bab et Moulla-Houssein.

facilement entourée d'une foule d'adorateurs. C'est ainsi qu'un musulman, aveuglé par la partialité, se rend compte d'un phénomène si extraordinaire. Mais cette femme a eu sur « ces adorateurs » une influence toute spirituelle, elle a su leur inspirer une confiance sans bornes. Elle était en effet instruite et même savante, et sa beauté a dû, sans aucun doute, lui être d'un grand secours ; grâce à ces armes, dont la nature l'avait si généreusement munie, elle put, comme on dit, braver le feu et l'eau : tout devait céder devant elle ; partout les chemins devaient lui être ouverts. Elle enleva le voile qui couvrait son visage, non pour fouler aux pieds les lois de la chasteté et de la pudeur si profondément gravées sur les tables de la loi orthodoxe et dans les préjugés populaires, mais bien plutôt afin de donner, par son regard, plus de force aux paroles inspirées qu'elle adressait aux hommes de bonne volonté et aux curieux. Ses discours stigmatisaient cette tyrannie grossière qui, depuis tant de siècles, enchaînait la liberté et dérobaît la beauté derrière un voile éternel ; par conséquent elle ne prêchait pas, ce qu'on lui attribue, au nom de l'impudeur ni au nom de l'abolition des lois de la modestie, mais elle soutenait la cause de la liberté qui, elle aussi, est une vertu.

Cette nouveauté attirait journellement autour d'elle une foule de curieux ; mais les paroles éloquentes et pleines de vérité qui sortaient de ses lèvres captivaient l'esprit, peut-être le cœur même des sages. Tous ceux qui l'avaient entendue s'en retournaient

pleins d'enthousiasme : seuls, quelques hypocrites incurables ne s'étonnaient que de l'impudence de ses discours.

La fille du *Moudjtéhid* se nommait *Zerrin-Tadj* (couronne d'or); ses admirateurs, frappés de sa beauté, lui donnèrent différents noms : ainsi on la surnomma d'abord *Badroud-Doudja* (pleine lune dans la nuit sombre); ensuite *Chams ouz-Zoha* (soleil au méridien), et puis enfin *Kourret oul-Aïn* (lumière des yeux), et *Tahîré* (la pure), noms qui lui sont restés toute sa vie et sous lesquels elle est mentionnée dans le Coran des Babis.

Les Babis, murids de *Kourret oul-Aïn*, se multipliaient de jour en jour à Kazvin. Ce que voyant, un des *Moudjtéhids* de la ville, parent de cette femme, employa tous les moyens pour lui faire abjurer son hérésie, mais sans pouvoir y parvenir. Dans sa colère et son indignation, cette autorité en islam anathématisa publiquement Bab et sa doctrine; mais il paya cet acte de sa vie: une nuit que, suivant sa coutume, il se rendait à la mosquée avant l'aurore, trois Babis se précipitèrent sur lui et le tuèrent.

Un fait semblable<sup>1</sup>, horrible dans l'islam, pro-

<sup>1</sup> Le lecteur doit être au courant de l'importance du titre de *moudjtéhid*. Les *Moudjtéhids* sont peu nombreux et gouvernent le royaume spirituel de l'islam. Chacun d'eux a des *mukallids* (disciples), partisans de ses idées et prescriptions dans ce qui regarde l'accomplissement du rite religieux \*, de sorte que la Perse chiite et même le chah et sa cour sont soumis à la direction spirituelle des *Moudjtéhids*.

\* Voy. *Chérai oul-Islam*, série 1, Saint-Petersbourg, p. ix, art. 7, § 3.

duisit une grande agitation dans toute la ville. Les coupables furent arrêtés, condamnés à mort, et leur victime mise au nombre des saints<sup>1</sup>. Le crime de ces hommes était trop en contradiction avec les lois pour qu'ils trouvassent des défenseurs, et Kourret oul-Aïn dut quitter Kazvin; elle partit accompagnée de ses plus dévoués partisans pour se réunir aux Babis du Khorasan.

§ 6. SOULÈVEMENT ARMÉ DES BABIS DANS LE MAZANDÉРАН  
(1848-1849).

Le Mazandéran et le Khorasan se sont toujours fait remarquer par le penchant de leurs habitants pour les querelles religieuses et la superstition; de plus, la situation géographique de ces deux provinces, éloignées du centre du gouvernement, contribuait beaucoup aux succès de tous les soulèvements. Le Babisme avait pris naissance à Chiraz et s'était fortifié dans l'Irak; mais c'est dans le Khorasan que s'organisa le premier soulèvement des Babis, et c'est dans le Mazandéran qu'il acquit une grande extension. Comme nous l'avons dit, Hadji-Mohammed-Ali agissait dans cette dernière province depuis longtemps, et beaucoup de murids s'étaient groupés autour de lui bien avant les succès obtenus par Moulla-Iousouf dans l'Aderbidjan. Plus de trois ans

<sup>1</sup> Ce *Moudjtéhid* est aussi nommé *Hadji-Mohammed-Taki*. On le gratifie maintenant de l'épithète de *Chéhidi-Salis*, ou troisième martyr après Al-Mekki, auteur du *Loum'a*, et Zeïn oud-Din, auteur du *Cherh oul-Loum'a*, commentaire du précédent. Tous les deux furent de célèbres juristes chiïtes.

avant la mort de Mohammed-Schah, Hadji-Mohammed y paraît déjà, et deux ans à peu près avant la mort de ce monarque nous trouvons Moulla-Housseïn dans le Khorasan, où il était accouru de l'Irak pour agir de concert avec Hadji-Mohammed-Ali. Ce Hadji avait, en sa qualité de *Moudjtéhid*, une grande importance dans le Mazandéran; puis on s'aperçut qu'il était partisan de la doctrine de Bab<sup>1</sup>. Son activité dans l'Irak, le Khorasan et le Mazandéran, était infatigable. Moulla-Housseïn et lui répandaient la nouvelle doctrine, non-seulement parmi le bas peuple, mais ils ne craignaient pas d'y engager les plus puissants d'entre le clergé et les courtisans. D'après l'historien Soupehr, Moulla-Housseïn, lorsqu'il était encore dans l'Irak, chercha ouvertement à gagner à la doctrine de Bab Manoutchehr-Khan<sup>2</sup>, gouverneur général d'Ispahan; à Kachan, il gagna le *Moudjtéhid* Hadji-Moulla-Mohammed, de Néрак, connu par son

<sup>1</sup> Quelques personnes pensent que ce Hadji-Mohammed n'avait point du tout été *Moudjtéhid*, mais qu'il jouissait dans le peuple des avantages de ce titre appartenant à son homonyme, qui en effet était revêtu de cette dignité dans le Mazandéran. L'historien de la Perse prétend que ce Babi effréné avait été dans sa jeunesse attaché au service du *Moudjtéhid* du Mazandéran qui portait le même nom (Hadji-Mohammed-Ali), et qu'il avait amassé auprès de lui quelque savoir et quelque argent; après quoi, il était parti pour la Mecque, avait rencontré Bab chemin faisant, avait embrassé sa doctrine et s'était donné à lui corps et âme. Revenu de la Mecque avec le nom de Hadji-Mohammed-Ali, il s'établit à Bar-Fourouch dans le Mazandéran et y agit de concert avec Moulla-Housseïn. (Voyez plus haut, § 3.)

<sup>2</sup> L'historien de la Perse soupçonne même ce gouverneur général d'avoir éprouvé des sympathies pour la doctrine de Bab. (Voir chap. 1, § 5.)

érudition, et enfin à Téhéran, le Chah lui-même et son premier ministre Hadji-Mirza-Aghassi auquel il présenta une lettre de la part de Bab. Ceci se passait au début de leur carrière, et l'audace de Moulla-Housseïn resta non-seulement impunie, mais les succès dont furent couronnées ses tentatives de prosélytisme auprès de personnages éminents de la Perse lui donnèrent une assurance dont il ne se départit jamais. Ainsi à Ispahan il fit un prosélyte de la plus haute importance dans la personne de Moulla-Mohammed-Taki, de Hérat, homme très-connu et qui appartenait au clergé de cette ville; dans les mosquées, il appelait le peuple à reconnaître la suprématie spirituelle de Bab <sup>1</sup>; à Kachan, il convertit un riche marchand du nom de *Hadji-Mirza-Djan*; à Méched, il acquit à la doctrine de Bab un savant célèbre, Cheïkhite d'un grand mérite, dont l'influence était très-grande dans le peuple; c'était Moulla-Abdoul-Kadir, de Yezd. A Nichabour enfin, il convertit Moulla-Ali-Asghar, *Moudjtéhid* fameux, ce qui produisit une grande agitation dans le peuple, et alors seulement les autorités locales songèrent à prendre des mesures répressives contre Moulla-Housseïn. Il fut arrêté par ordre de Hamza-Mirza, commandant supérieur de l'armée du Khorasan; mais il ne resta pas longtemps enfermé, car, lors des troubles qui eurent lieu à Méched <sup>2</sup>, il parvint à s'enfuir.

<sup>1</sup> Voy. *Nasih out-Tavarikh*, t. III, à la relation des événements pour 1264 de l'hégire.

<sup>2</sup> Ces troubles eurent lieu au mois d'août 1848; ils furent causés



Après avoir écrit à Hadji-Mohammed-Ali et à Tahiré, l'héroïne de Kazvin, il se dirigea de façon à pouvoir se réunir à eux, allant de ville en ville à travers le Khorasan, et mettant à profit l'état des esprits pour faire un grand nombre de prosélytes. Lorsque, accompagné de ses adhérents, il arriva à Miami<sup>1</sup>, trente-cinq des habitants se joignirent immédiatement à lui. Encouragé par tant de succès, il se mit à prêcher au nom de Bab avec plus d'ardeur que jamais, ce qui souleva contre lui le clergé du pays et occasionna des troubles. Les gens de Miami, excités par le clergé, se ruèrent sur les hérétiques, et, après une lutte courte mais ardente, les expulsèrent de la ville; ce fut la première escarmouche que les Babis eurent à soutenir dans le Khorasan. Après cet échec causé par l'infériorité du nombre, Moulla-Housseïn prit le chemin de Chahroud<sup>2</sup>, où il fut aussi fort mal reçu; c'est pourquoi lui et ses partisans se rendirent à Bastam<sup>3</sup> et allèrent s'installer à 13 kilomètres de cette ville, dans le village Housseïn-Abad, où il continua avec succès ses prédications.

Ces événements se passaient à l'époque de la mort de Mohammed-Chah (septembre 1848). En Perse,

par la mauvaise administration de Hamza-Mirza et fomentés par les intrigues secrètes d'un homme très-connu, nommé *Salar*. (Voy. ch. 1, § 12, et chap. 11, § 13.)

<sup>1</sup> Petite ville sur la route, vers la frontière du Tabaristan, à 143 kilom. d'Asterabad.

<sup>2</sup> Ville à 50 kilom. de Miami.

<sup>3</sup> Ville ancienne, aujourd'hui village de peu d'importance, à peu de distance et au nord de Chahroud.

les interrègnes sont ordinairement signalés par des troubles; aussi Moulla-Housseïn ne perdait aucune occasion pour en profiter. Il écrivit de nouveau à Hadji-Mohammed-Ali dans le Mazandéran, et à Kourret oul-Aïn, sur la nécessité de réunir leurs forces sur un seul point, et leur conseillait de se réunir à un moment donné à Bar-Fourouch, ville principale du Mazandéran.

A cette époque les communications étaient plus difficiles qu'elles ne le sont aujourd'hui; même à présent, dans cette partie de la Perse, une lettre met de six à sept jours pour parvenir d'une ville à une autre, lors même que la distance ne dépasse pas 200 kilomètres. Les lettres ne sont pas expédiées par la poste, mais elles sont confiées à des particuliers qui, chemin faisant, s'arrêtent pour leurs propres affaires et remettent les lettres dont ils se sont chargés souvent un mois après le terme voulu. J'ai cessé au reste de m'étonner de ces lenteurs depuis qu'un vice-amiral m'a appris qu'en été une lettre, expédiée de Saint-Pétersbourg pour Cronstadt par Londres, a la chance d'arriver plus vite à son adresse qu'une lettre expédiée en automne ou au printemps par la voie directe. Cette plaisanterie était certainement fondée sur ce qu'en automne et au printemps les communications sont parfois fort difficiles entre ces deux villes. Au reste il ne s'agit point de ceci, mais bien des correspondances entre les chefs des Babis. Les lettres furent confiées à des exprès qui se réunirent à des caravanes. A cette époque, Hadji-Mo-

hammed-Ali était en route pour Bar-Fourouch. A peu près six mois auparavant (en avril ou mai 1848), lorsque, accompagné de ses prosélytes, il se rendait de l'Irak dans le Khorasan, il avait appris la nouvelle des troubles qui avaient éclaté à Kazvin et des succès de Kourret oul-Aïn.

Le bruit lui était parvenu que cette femme remarquable avait quitté Kazvin suivie de ses adhérents pour se réunir aux Babis du Khorasan. Soit qu'il ait été renseigné antérieurement, soit calcul, le Hadji dirigea son voyage de façon à la rencontrer. Il la rejoignit dans une bourgade du nom de *Bedeht*, non loin de Bastam. L'historien de la Perse peint cette entrevue sous des couleurs fort romanesques. Il représente Hadji-Mohammed-Ali et Kourret oul-Aïn comme deux amoureux prêchant ensemble et en tous lieux le socialisme et le communisme jusqu'à l'établissement du royaume de Bab<sup>1</sup>. Il continue son récit humoristique au sujet de ces deux personnages ju-

<sup>1</sup> On prétend qu'ils disaient : « Jusqu'à ce que le royaume de Bab embrasse le monde entier, jusqu'à ce que de nouvelles lois viennent régir la vie spirituelle et la vie temporelle, tous les Babis sont affranchis (au nom de Bab) de l'obéissance envers le *Chariat*; tout entre eux est en commun, et biens et femmes. » Mais des témoins oculaires assurent que Kourret oul-Aïn disait, en présence de Mohammed-Ali, aux Babis assemblés les paroles suivantes : « Tant que le royaume de Bab ne sera pas établi et que sa loi ne régnera pas parmi vous, vous êtes libres de vous soumettre au *Chariat* ou de le rejeter. En attendant, guidez-vous d'après les lois que Dieu a gravées dans vos consciences; observez tout ce qui est bon, tout ce qui est bien; fuyez le mal. Vous êtes tous membres de la même communauté, vous êtes tous frères : partagez donc vos biens entre vous comme il convient à des frères. »

qu'au jour où ils furent séparés par les persécutions des jeunes gens sortis de la masse du peuple, les uns ayant des vues sur la belle missionnaire et les autres craignant le scandale. Ces derniers, selon le même historien, à la tête de nombreux volontaires, poursuivaient partout les Babis, saccageant et pillant leurs demeures<sup>1</sup>. Quoiqu'il en soit, nous savons que Hadji-Mohammed-Ali partit pour Bar-Fourouch, et Kourret, oul-Aïn alla se cacher au fond du Mazandéran avec ses adhérents, et, passant d'un lieu à l'autre, de village en village, elle poursuivait ses prédications enthousiastes.

A Bar-Fourouch, le Hadji, ayant appris l'approche de Moulla-Housseïn, rassembla tous ses partisans. Nous ignorons quel en était le nombre; nous savons seulement que trois cents des habitants de Bar-Fourouch s'étaient réunis à lui lors de l'arrivée de Moulla-Housseïn. Cet événement répandit la terreur parmi les gens du clergé, et les principaux d'entre eux ne sortaient qu'armés. Un nombre suffisant de fusiliers gardaient leurs demeures et les escortaient lorsqu'ils se rendaient, soit à la mosquée, soit chez leurs amis. Les habitants de cette ville, pour la plupart commerçants, marchands ou cultivateurs, s'effrayèrent des conséquences auxquelles pouvait entraîner cet état de choses; l'interrègne avait amené partout le désordre et la licence, et les habitants ne pouvaient songer qu'à la défense de leurs biens et de leurs personnes. En conséquence, plainte fut por-

<sup>1</sup> *Nasih out-Tavarikh*, t. III, relation des événements de 1264.

tée à Khanlar-Mirza , qui, à cette époque, était encore gouverneur du Mazandéran ; on lui demanda aide et protection.

Les autorités de la province , qui pour le moment n'étaient point en état de prendre des mesures décisives , engagèrent les Babis à quitter Bar-Fourouch, à se séparer de ceux des habitants qui étaient étrangers à leur doctrine et à se retirer où bon leur semblerait dans les environs ; Moulla-Housseïn y consentit. Tous les Babis, au nombre de plus de quatre cents, abandonnèrent la ville et s'établirent dans les montagnes de Sévad-Kouh <sup>1</sup>. Bientôt après Khanlar-Mirza ayant été mandé dans la capitale, Moulla-Housseïn en profita pour retourner avec ses Babis à Bar-Fourouch, où leur présence causa de l'agitation, des dissensions et des querelles.

Le premier dignitaire parmi le clergé, le *Sa'id oul-oulema*, fit demander des troupes au commandant militaire de Laridjan, qui envoya trois cents hommes, sous les ordres du major Mohammed-Beg.

C'était la première fois que les Babis agissaient ouvertement dans le Mazandéran. Dans les premiers moments et tout en se défendant ils culbutèrent ceux qui les poursuivaient, et, après avoir fait un bon butin, se fortifièrent dans le caravanseraï qui touchait à l'enceinte de la ville, à Sebzé-Meïdan ; puis ils conclurent un traité de paix avec les habitants de la ville.

<sup>1</sup> A 30 kilom. de Bar-Fourouch et à 10 kilom. de Cheïkh-Tabersi,

Les autorités restèrent spectatrices impassibles et indifférentes, sous le prétexte spécieux qu'aucun ordre n'avait été reçu de la capitale; aussi ceux d'entre les habitants qui souffraient de l'état des choses disaient-ils hautement qu'elles s'étaient laissé corrompre par les dons des Babis; mais cela ne devait pas durer longtemps. Aussitôt que la nouvelle de l'avènement du nouveau roi se fut confirmée, Abbas-Kouli-Khan, sardar du Laridjan, voulut faire preuve de zèle en devançant les ordres du nouveau gouvernement. Il se transporta avec ses troupes à Bar-Fourouch. Moulla-Housseïn, qui ne s'y attendait pas et qui comprit aussitôt qu'il lui serait impossible de résister à des troupes régulières, était tout prêt à se retirer. Le sardar, qui voulait attirer sur lui les regards du nouveau gouvernement et qui ne désirait nullement en venir aux mains, proposa à Moulla-Housseïn d'abandonner le lieu où il s'était retranché et d'aller où il voudrait, lui et les siens; c'était tout ce que désirait Moulla-Housseïn, qui demanda à se retirer à Ali-Abad sur la limite du district du Laridjan. Le sardar y consentit volontiers et désigna un détachement de cavaliers armés qui durent escorter les Babis jusqu'à leur destination. Une fois leur mission accomplie, les cavaliers revinrent à Bar-Fourouch et les Babis s'établirent dans les environs d'Ali-Abad.

Un individu du nom de *Khosrev-Beg* réunit des vo-

où les Babis se fortifièrent dans la suite; ils occupaient les bords de la rivière *Taïkhr*.

lontaines dans le but d'expulser les Babis par la force ou par la ruse et de s'emparer de leurs richesses. Il se préparait à tomber sur eux à l'improviste, lorsque Moulla-Housseïn, à la tête des Babis exaspérés, marcha bravement au-devant de l'indigne Khosrev, l'attaqua près de la ville de Sari et défit entièrement sa bande, après l'avoir tué lui-même de sa propre main. Au dire de l'historien Soupehr, cette victoire inspira aux Babis la plus grande confiance dans l'avenir.

A cette époque, les principaux dignitaires du Mazandéran étaient partis à Téhéran pour rendre leurs hommages au nouveau souverain, et cette province était restée sans administration aucune. Moulla-Housseïn profita de cette circonstance pour se fortifier en toute hâte dans un endroit non loin de Sari, près du tombeau du cheïkh Tabersi. Mettant à profit la terreur qui s'était emparée des habitants des villages voisins et l'insouciance des autorités locales, il fit élever des retranchements en se faisant aider, bon gré mal gré, par les habitants eux-mêmes, y rassembla des provisions de toute sorte en quantité suffisante et attendit un parti de Babis de l'Irak et de l'Aderbidjan, sous la conduite de Moulla-Iousouf<sup>1</sup>. Ce célèbre propagateur du Babisme, ayant eu connaissance des persécutions dont ses coreligionnaires avaient souffert dans leur trajet du Khorasan dans le Mazandéran, s'y rendit en toute hâte à travers l'Irak,

<sup>1</sup> Il est étrange que le *Nasih out-Tavarikh* ne fasse pas mention de ce chef des Babis de l'Aderbidjan.

suivi d'un nombre imposant de prosélytes, gens décidés à tout, et se fit remplacer dans l'Aderbidjan par un individu nommé *Akber*, de Koum; il est probable que les partisans de Kourret oul-Aïn se joignirent à lui<sup>1</sup>. Hadji-Mohammed-Ali, comme nous l'avons vu, s'y trouvait depuis longtemps déjà; par son titre de *Moudjtéhid*, il tenait le premier rang dans l'ordre spirituel, de sorte que Moulla-Housseïn et plus tard Iousouf devaient être ses subordonnés. Cependant la direction des affaires de la société resta dans les premiers temps entre les mains de Moulla-Housseïn, qui se montra héros et administrateur dans toute l'acception du mot. Trois mois se passèrent ainsi sans que les Babis éprouvassent d'obstacles et pendant lesquels ils purent se fortifier près de Sari.

#### § 7. MESURES PRISES PAR LE NOUVEAU GOUVERNEMENT (1848).

Aussitôt que le nouveau gouvernement se fut installé à Téhéran, son premier soin fut de songer à l'Aderbidjan, province la plus rapprochée de la capitale et la plus menacée. Bab, qui dans les idées du gouvernement était le principal auteur de toutes les

<sup>1</sup> Ce fait n'est mentionné nulle part. « Kourret oul-Aïn, dit l'historien de la Perse, répandit le Babisme avec ardeur dans le Mazandéran. » Où donc ses partisans s'étaient-ils retirés pendant ce temps ? Il n'en dit pas un mot. Il fait mention de cette femme encore une fois lors des événements de Téhéran. Quoi qu'il en soit, les partisans de cette prosélyte remarquable du Babisme durent se réunir aux Babis du Mazandéran. Des témoins oculaires assurent que Kourret oul-Aïn, que l'on nommait aussi *Tahiré* (la pure), n'a jamais été dans le Khorasan, et qu'après s'être séparée de Hadji-Mohammed-Ali elle resta dans le Mazandéran.



calamités, se trouvait enfermé dans la forteresse de Tchégrik. Les autorités de Tauris reçurent l'ordre de mettre à la raison les habitants de Milân et de livrer Bab à la mort, attendu que le bruit courait que les gens de Milân, sous la conduite d'Akber de Koum, achetaient secrètement des armes et préparaient des munitions de guerre pour accourir à la défense de Bab. Cependant, depuis que Moulla-Iousouf les avait quittés, les habitants de Milân avaient beaucoup perdu de leur confiance en eux-mêmes. Ali-Akber ne possédait ni la fermeté ni l'énergie nécessaires pour soutenir leur courage; de plus les mesures de rigueur que le nouveau premier ministre avait prises contre les Babis avaient entraîné beaucoup d'entre eux à abjurer une doctrine qu'ils n'avaient embrassée que par entraînement. D'après M. Sévruguin, les autorités de Tauris envoyèrent à Milân l'ordre de se saisir de tous les Babis. Plusieurs d'entre eux prirent la fuite, et ceux qui furent amenés à Tauris furent envoyés au premier *Moudjtéhid* Mirza-Ahmed. On trouva sur eux diverses prières et talismans que leur avait distribués Bab (ou plutôt Seïd-Housseïn)<sup>1</sup>. Plusieurs de ceux de Milân, toujours au dire de M. Sévruguin, se seraient repentis de leurs erreurs à la première injonction, et les récalcitrants y auraient été amenés à coups de bâton; de sorte que

<sup>1</sup> Nous possédons deux de ces talismans, qui nous ont été communiqués par un ancien élève de la Faculté orientale, M. Melnikoff, qui a passé quelques années en Perse pour des affaires de service. Nous parlerons de ces talismans au chapitre III de cette relation.

tous, sans en excepter le murid le plus dévoué et le plus convaincu, Akber de Koum, auraient juré de renoncer à la nouvelle doctrine et auraient même proféré des malédictions contre le maître.

Dans le Mazandéran les choses ne se passèrent pas si pacifiquement.

Comme nous l'avons vu, il s'était rapidement formé autour de Hadji-Mohammed-Ali, avec l'aide de Moulla-Housseïn, une troupe de Babis intrépides, s'élevant, dit-on, à sept cents hommes des plus braves et des plus fanatiques, parfaitement armés et bien pourvus de vivres. D'après l'historien de la Perse et des témoins oculaires, les Babis, en l'absence des autorités de la province, avaient élevé une vraie forteresse autour du tombeau du cheïkh Tabersi. Elle consistait en un rempart de terre avec deux portes, l'une à l'ouest, l'autre au sud-est; ce rempart était flanqué de douze tours de 18-20 pieds d'élévation et distantes de 600-720 pieds, de façon à pouvoir être facilement défendues par les tours voisines dans le cas où l'une d'elles serait attaquée. Le rempart (ainsi que les tours) était défendu par des remblais en terre, à embrasures, étayé par des poutres et encombré d'arbres; il s'élevait en pente jusqu'au niveau de la muraille et se terminait par un fossé large de 10 pieds et assez profond, rempli d'eau que fournissaient les ruisseaux et les petites rivières du voisinage. Le tombeau avec ses bâtiments de pierre et son enclos se trouvait au centre et servait de citadelle. Il était aussi fortifié par des remblais de terre dans lesquels

se trouvaient des souterrains secrets; les habitants de la forteresse, convenablement armés, occupaient l'espace compris entre la citadelle et les remparts et s'y étaient construit des logements temporaires. Le même historien ajoute encore (mais ceci est contredit par des témoins oculaires) qu'entre les murailles et dans l'intérieur des terrassements, on avait creusé des fossés hérissés de pieux aigus et d'armes tranchantes; ils étaient légèrement recouverts et avec assez d'art pour être inaperçus : ainsi, dans le cas où les ennemis auraient fait irruption dans la forteresse, ils auraient trouvé la mort dans ces espèces d'oubliettes. Le même historien dit que, par son énergie et son activité, Moulla-Housseïn put attirer à lui un grand nombre de prosélytes parmi les habitants des campagnes voisines, si bien que la forteresse renferma bientôt deux mille hommes bien armés et suffisamment approvisionnés <sup>1</sup>.

Hadji-Mohammed-Ali jouait ici le rôle de pouvoir spirituel, et pour lui donner plus d'éclat et plus d'importance, continue l'historien, Moulla-Housseïn ne le nommait que « très-haut seigneur » (*Hazreti-a'la*); il fléchissait les genoux devant lui et le cachait aux regards comme un être sacré. Quand Hadji-Mohammed-Ali apparaissait, tous se prosternaient et aucun

<sup>1</sup> Voir *Nasih out-Tavarikh*, tome III, relation pour 1264. D'après des témoins oculaires et dignes de foi, les habitants des villages environnants se soumirent en effet aux volontés de Moulla-Housseïn qu'ils secondaient de tous leurs efforts, soit en travaillant à élever la forteresse, soit en fournissant des provisions; mais ils agissaient ainsi par terreur et non par sympathie.

n'osait lever le front avant que lui-même l'eût ordonné; par là Moulla-Housseïn entretenait la crédulité de ses Babis dans la foi en l'autorité suprême de leur maître, de sorte qu'au moindre signe tous se seraient jetés au feu et à l'eau pour lui. En même temps que l'ordre avait été envoyé de Tauris de mettre Bab à mort et de faire rentrer dans l'obéissance les habitants de Milân, il avait été prescrit aux autorités du Mazandéran de soumettre les rebelles dans cette province; mais les résultats furent déplorables.

Les grands du Mazandéran qui séjournaient dans la capitale assurèrent au roi que cette poignée de Babis ne méritait point qu'on envoyât de Téhéran des troupes régulières contre eux. « Nous en viendrons à bout, disaient-ils, avec nos propres moyens, et nous étoufferons bientôt cette agitation momentanée. » Ainsi toujours et dans tout pays les habitants des capitales raisonnent sur les affaires dans les provinces, lors même qu'ils n'en connaissent ni la situation, ni les besoins. Le roi consentit à ce qu'ils proposaient. Les grands du Mazandéran procédèrent bientôt au recrutement de volontaires qui devaient marcher contre les Babis et les mettre à la raison.

De trois districts de cette province, on rassembla sept cent cinquante hommes, tous bons et braves cavaliers. « Les volontaires envoyés contre les révoltés, dit M. Sévruguin, prirent presque tous la fuite après deux ou trois attaques en voyant l'acharnement avec lequel les Babis se battaient. »

« Dans cette rencontre, dit l'historien de la Perse,

la milice fut exterminée jusqu'au dernier homme, et son commandant tué de la main de Moulla-Housseïn; un village où les fuyards s'étaient réfugiés fut pillé et incendié<sup>1</sup>. »

Cette victoire anima les Babis au point de leur communiquer un courage à toute épreuve. Le bruit s'en répandit dans toute la province et la crainte s'empara des habitants. M. Sévruguin dit que dans le Mazandéran entier on était convaincu que nulle force ne pourrait vaincre Moulla-Iousouf<sup>2</sup>; outre la bravoure qu'il inspirait à ses hommes, il possédait encore, au dire du peuple, le secret de faire de l'or. Cette défaite engagea le gouvernement à prendre des mesures plus rigoureuses et plus efficaces. Par ordre du roi, Mehdi-Kouli-Mirza partit immédiatement pour le Mazandéran.

Conformément à un plan arrêté, il devait prendre un détachement à Hezârdjérib sous les ordres de

<sup>1</sup> Ce village, disent des témoins, se nommait *Ferâhill*; il fut incendié par erreur; on l'avait pris pour le village de *Vâsseks*, dont nous parlerons plus loin. En effet les habitants de *Ferâhill* avaient été d'un grand secours aux Babis, et même quelques-uns d'entre eux avaient embrassé leur doctrine; c'est pourquoi Moulla-Housseïn fit tout son possible pour éteindre l'incendie, mais sans pouvoir y parvenir.

<sup>2</sup> Tout ce que M. Sévruguin attribue à Moulla-Iousouf, on l'attribue dans le Mazandéran à Moulla-Housseïn. La raison en est, d'après nous, que, comme chef des Babis de l'Aderbidjan et de l'Irak, Moulla-Iousouf était plus connu à Téhéran et à Tauris. Il se peut en effet qu'il ait paru sur la scène pour quelques jours comme chef militaire des Babis dans le Mazandéran, après la mort de Moulla-Housseïn. Comme nous l'avons déjà dit, l'historien Soupehr ne parle nullement de Moulla-Iousouf.

Moustafa-Khan, un autre du Laridjan commandé par Abbas-Kouli-Khan, cerner les rebelles et les exterminer tous « jusqu'au dernier ; » tels étaient les ordres du roi <sup>1</sup>.

Mehdi-Kouli-Mirza se rendit à sa destination accompagné d'une suite nombreuse. Vers la fin de décembre 1848, il arriva dans le Mazandéran et prit ses quartiers dans le village de Vâsseks sur la rive droite de la petite rivière Sévad-Kouh, à l'orient et en vue de la forteresse des Babis. C'est là que le rejoignirent les troupes régulières désignées pour cette expédition, forces quadruples de celles des Babis, sans compter les troupes du Laridjan. Le temps était froid et neigeux. Le prince persan, pour qui anéantir une poignée de Babis était une misère, se préoccupa fort peu des dispositions à prendre contre eux. Le chef ainsi que les troupes ne songeaient qu'à se défendre du froid et se livraient au repos le plus absolu. Pourtant une seule disposition avait été prise : on avait coupé les communications des assiégés avec les villages environnants.

A la vue de troupes si nombreuses, les Babis faillirent s'abandonner au désespoir ; mais leur vaillant chef les rassura en leur promettant la victoire. Cependant la bonne intelligence et la discipline qui

<sup>1</sup> Ce que nous disons ici est tiré de l'historien de la Perse, qui, bien que partial en général pour le gouvernement, rehausse dans sa relation des événements du Mazandéran beaucoup les exploits des Babis, dans le but probablement de relever le côté moral des soldats persans, extrêmement braves en paroles, mais qui en réalité sont plus prudents que courageux.

régnait parmi les Babis les soutenaient dans leur situation <sup>1</sup>. Entourés d'ennemis, devant s'attendre à tout moment à être attaqués, privés en apparence de tout moyen de se ravitailler et de communiquer avec le dehors, ils étonnaient Mehdi-Kouli-Mirza, lequel espérait qu'ils finiraient par se rendre à discrétion après avoir épuisé leurs vivres, ou bien qu'ils se laisseraient mourir de faim; aussi persévérait-il dans sa tactique d'insouciance et d'inaction. Cependant les Babis ne mouraient point de faim et ne se rendaient pas non plus; le jour, ils étaient invisibles; mais la nuit venue, et malgré les dispositions prises par l'ennemi, ils sortaient de leurs murs et allaient s'approvisionner. L'obscurité les favorisait ainsi que la frayeur ou la sympathie qu'ils inspiraient aux habitants des villages voisins. Ils s'y pourvoyaient abondamment de beurre et de riz pour préparer le *tchilaw*, leur nourriture favorite <sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Pour mieux maintenir la discipline, dit M. Sévruguin, il avait été établi que ceux des Babis qui n'avaient atteint qu'au premier degré de la foi et qu'on nommait *moutézelzélines* (litt. chancelants) obéiraient à la moindre injonction et passivement à ceux qui étaient entièrement acquis au Babisme, et qui, pour cette raison, portaient le nom de *moutésaddykins*.

<sup>2</sup> Le *tchilaw* est dans le Mazandéran la nourriture quotidienne et favorite des habitants, tout comme pour les Russes le *kacha* ou gruau de blé de sarrasin, avec lequel il a beaucoup d'analogie, sinon qu'il est fait avec du riz. Dans le peuple on en cuit pour plusieurs jours et il se mange froid. Pendant les travaux des champs, les paysans en emportent avec eux, et cela constitue leur seule nourriture. Le *tchilaw* dans cet état se nomme *kète*.

## § 8. PREMIÈRE ATTAQUE DES BABIS

(Commencement de 1849).

Quinze jours se passèrent sans que les assiégeants en fussent plus avancés ; une partie des troupes du Laridjan étaient attendues au camp. Les Babis, jugeant le moment favorable, résolurent de faire une sortie et de chercher à obtenir quelque avantage décisif avant l'arrivée des renforts. Le camp, qui s'étendait de l'autre côté de la rivière Talar, était plongé dans le sommeil. Mehdi-Kouli-Mirza, gouverneur du Mazandéran, et deux princes, Soultan-Housseïn-Mirza et Dâvoud-Mirza, accompagnés de leurs proches et de leurs serviteurs, avaient établi leur quartier général au village de Vâsseks, situé non loin du camp. Les Babis, au nombre de trois cents, sortirent de leur forteresse à la faveur d'une nuit obscure, traversèrent la rivière à gué et se portèrent en silence vers ce village où tout dormait. Moulla-Housseïn et Hadji-Mohammed-Ali conduisaient ces braves. Pour éviter toute alerte dans le camp ennemi, ils le tournèrent, et, se dirigeant sur la route du Laridjan, ils expédièrent en avant quelques cavaliers qui devaient répandre le bruit que les troupes attendues arrivaient, et faire accroire qu'ils faisaient partie de l'avant-garde. A l'aide de cette ruse, les trois cents Babis purent s'approcher sans obstacle du quartier général des princes, qu'ils cernèrent et incendièrent immédiatement. Entourés de flammes et de fumée,



tous ceux qui cherchaient à fuir tombaient sous le coutelas et le poignard des assaillants.

Mehdi-Kouli-Mirza s'échappa par une porte qui donnait sur la campagne et ne sauva sa vie que par une fuite précipitée; les deux autres princes, surpris par l'incendie, furent à moitié brûlés et moururent au bout de trois jours; leurs serviteurs furent massacrés et le village réduit en cendres. Après ce coup de main hardi, les Babis rentrèrent dans leurs murs sans avoir éprouvé la moindre perte <sup>1</sup>.

Le lecteur demandera sans doute ce que faisaient les troupes régulières, les *sarbaz*. Nous répondrons à cette question en empruntant les paroles de l'historien Soupehr. « Au moment où Moulla-Housseïn marchait pour cerner le quartier général, dit-il, et avant de se jeter sur les maisons occupées par les princes et leur suite, il envoya au camp deux ou trois de ses hommes qui devaient se faire passer comme étant de l'avant-garde des troupes du Laridjan, lesquelles venaient d'arriver au quartier général, jeter des cris de terreur et d'effroi en disant que le prince Mehdi-Kouli-Mirza (le commandant en chef) venait d'être assassiné avec tout son entourage. »

Le rusé chef des Babis savait fort bien qu'une semblable nouvelle, jetée au milieu d'une nuit obs-

<sup>1</sup> On dit que huit ou dix Babis venus de l'Irak et qui cherchaient à gagner Cheïkh-Tabersi furent pris par les patrouilles et retenus prisonniers à Vasseks par ordre du prince. Pendant cette nuit qui lui fut si fatale, ils parvinrent à s'échapper et à se réunir aux Babis; c'était une petite partie des prosélytes de l'Irak qui accompagnaient Moulla-Iousouf.

cure, répandrait la terreur parmi les habitants du village et parmi les « braves sarbaz » : il ne s'était pas trompé. Cette nouvelle se répandit dans le camp avec la rapidité de la foudre; les flammes avaient déjà dévoré le quartier général et une partie du village, avant que les troupes eussent eu le temps de se reconnaître. Le désespoir s'était emparé de tous. Les hurlements des chiens, les lamentations des habitants, les cris que les assaillants poussaient à dessein, tout contribuait à centupler la frayeur des sarbaz et des noukers. Il leur semblait que la terre entière était couverte de Babis, qu'ils étaient entourés de milliers de ces sectaires, qu'à la clarté de l'incendie le camp allait leur servir de point de mire et qu'ils allaient être criblés de leurs balles. Et pourtant, à en croire l'historien, un camp persan est un modèle qu'envieraient les meilleures armées européennes quant à l'ordre, à la promptitude, à l'entrain avec lequel, en cas d'alerte, les hommes peuvent se mettre sous les armes et courir à l'ennemi; mais pour cette fois cet ordre et cette célérité tant vantés furent employés à fuir, et ce fut bientôt un désordre inouï, un *saue qui peut* général.

En moins de rien il ne resta plus personne dans le camp; les sarbaz et les noukers se dispersèrent dans toutes les directions, abandonnant leurs richesses, leurs vivres et leurs munitions; un grand nombre, ajoute l'historien, se sauvèrent en chemise.

Cependant les Babis continuèrent tranquillement leur œuvre de destruction et de pillage, et long-

temps après l'aube ils évacuèrent le camp aux yeux des troupes royales ébahies, emportant dans leur forteresse les dépouilles des vaincus sans être le moins du monde inquiétés. L'historien de la Perse, sans doute pour s'égayer aux dépens de ces troupes saisies d'une terreur panique, continue son récit humoristique en disant que le hasard ayant mis sur le chemin des Babis six cents d'entre les fuyards, ceux-ci non-seulement ne songèrent point à leur barrer le passage, mais « plus prompts que le vent, plus rapides que l'éclair, » ils s'enfuirent laissant le champ libre à Moulla-Housseïn et à ses compagnons, qui arrivèrent en plein jour et triomphants sous les murs de leur forteresse, où ils disparurent aux yeux des spectateurs étonnés. Dans cette affaire ils ne perdirent que trente hommes, et Hadji-Mohammed-Ali y fut légèrement blessé à la figure.

Nous suivrons maintenant le prince, commandant en chef et gouverneur du Mazandéran, qui avait pris la fuite, et ici nous nous guiderons également sur les indications de l'historien.

Nous avons déjà dit que le prince s'était enfui par une porte qui donnait sur la campagne. Il courut sans regarder derrière lui jusqu'à une distance de trois kilomètres par le froid et dans la boue. Personne n'avait remarqué sa fuite. Exténué de fatigue, il rencontra enfin un villageois qui montait un cheval à poil et sans bride; cet homme reconnut le prince, le plaça sur son cheval et le conduisit dans un hangar qui servait d'étable. Le villageois laissa

le prince se livrer au sommeil et partit au grand galop pour aller donner de ses nouvelles, et peu de temps après arrivèrent des sarbaz et des noukers qui emmenèrent le prince au village Kadi-Kala. Le matin venu, ils se rendirent en hâte à Sari. « Cet événement, ajoute Soupehr, jeta une si grande terreur parmi les habitants de cette ville, que malgré le froid et la neige ils s'enfuirent tous avec leurs familles dans les montagnes. »

§ 9. SECONDE SORTIE DES BABIS. — MORT DE MOULLA-HOUSSEÏN (Mars 1849).

Mehdi-Kouli-Mirza prit la résolution de suspendre les hostilités et d'établir sa résidence à Sari. Sur ces entrefaites, arriva enfin Abbas-Kouli-Mirza avec les troupes du Laridjan. Comme il avait sans doute appris ce qui s'était passé, désireux qu'il était de réparer sa lenteur, il vint directement mettre le siège devant la forteresse des Babis. Il adressa au prince, sur ses opérations, un rapport rempli de phrases qui, selon lui, devaient le consoler et qui au fond n'étaient que de vraies fanfaronnades dont l'historien de la Perse ne peut s'empêcher de s'égayer. « Je viens de cerner le repaire où sont enfermés ces misérables, s'écrie-t-il, et je n'ai besoin d'aucun renfort. Si Votre Altesse a l'envie de se divertir, je la prierai de venir voir comment nous allons guerroyer. » Le gouverneur du Mazandéran, qui tout récemment encore jugeait les Babis aussi légèrement que le sardar du Laridjan, mais qu'une triste expérience avait plei-

nement convaincu de son erreur, fut fort effrayé au reçu du rapport « consolateur. » Il donna l'ordre au détachement d'Afghans commandé par Mouhsin-Khan, aux tirailleurs d'Achrefs, commandés par Mohammed-Kérim-Khan, ainsi qu'à la milice de Sévad-kouh sous les ordres de Khalil-Khan, de voler au secours du sardar; bientôt ces troupes se présentèrent à Abbas-Kouli-Khan.

Le sardar s'était établi avec la plus grande négligence au sud-ouest et vis-à-vis de la forteresse sans avoir pris la moindre mesure, soit pour donner l'assaut, soit pour repousser une attaque des assiégés, dans le cas où ils auraient fait une sortie; et la première qu'ils avaient faite devait pourtant être encore toute fraîche à la mémoire des troupes envoyées au secours de celles du Laridjan. Comme on lui demandait pourquoi il n'avait pas fait élever de *senguers* (retranchements), il répondit : « A quoi bon des senguers? . . . les soldats du Laridjan n'ont-ils pas leurs poitrines? » C'est ainsi que Soupehr nous dépeint le présomptueux Abbas-Kouli-Khan; nous verrons quelles furent cependant les conséquences de cette présomption.

Moulla-Housseïn, ayant remarqué une certaine agitation dans le camp de l'armée royale, crut d'abord qu'il s'agissait de quelques manœuvres; mais lorsque bientôt après il vit arriver sous ses murs les troupes du Laridjan si longtemps attendues, il comprit de quoi il s'agissait, et en attendit le résultat, tout en s'occupant à compléter ses moyens de dé-

fense. Mais ayant de nouveau remarqué un grand mouvement dans le camp et des masses de troupes qui s'approchaient, Moulla-Housseïn eut recours à la ruse. Il ordonna à ses Babis d'observer le plus profond silence, et de crier grâce! merci! de temps à autre. L'orgueilleux Abbas-Kouli-Khan, dupe de cette supercherie, finit par être persuadé que les Babis, à la vue de troupes si nombreuses, et exténués d'ailleurs par un long siège, se rendraient bientôt à lui, tous jusqu'au dernier. Une semaine se passa ainsi, et Moulla-Housseïn attendit une occasion favorable.

Pendant une nuit des premiers jours de février, à deux heures du matin, alors que la lune venait de disparaître à l'horizon, que de profondes ténèbres enveloppaient la nature, « et que tous dans le camp dormaient d'un profond sommeil, couchés dans des lits comme s'ils eussent été dans leurs demeures » (ainsi s'exprime l'historien), Moulla-Housseïn, avec quatre cents hommes des plus déterminés et un nombre suffisant de cavaliers, sortit de Cheïkh-Tabersi.

Le camp de l'armée du roi était disposé dans un ordre connu. Il y avait quatre divisions qui occupaient une grande étendue de l'est à l'ouest; le dernier était occupé par les troupes du Laridjan, et c'est là que le sardar avait établi son quartiergénéral. Les quatre cents fantassins de Moulla-Housseïn devaient tomber à l'improviste sur la division qui se trouvait en tête, sans laisser aux noukers le temps

de se reconnaître, les refouler, les obliger à se mêler aux sarbaz qui occupaient la division suivante, et continuer ainsi l'attaque tant que faire se pourrait; lui-même, avec ses cavaliers, ayant tourné le camp, s'était porté sur les derrières de l'ennemi afin de pouvoir fermer toute issue aux fuyards. A un signal convenu, et sans perdre de temps, les Babis commencèrent l'attaque avec une vigueur extraordinaire. Les soldats, réveillés en sursaut, voyant la mort planer au-dessus de leur tête, s'enfuirent à toutes jambes, poursuivis par les Babis, qui poussaient des cris de victoire.

Les troupes de la seconde division, réveillées ainsi et s'imaginant qu'elles étaient attaquées par l'ennemi, commencent à tirer sur les leurs; mais, reconnaissant leur erreur et voyant l'impétuosité des assaillants, elles prirent la fuite dans le même désordre. L'historien de la Perse raconte que « les troupes du roi s'enfuyaient devant les Babis comme un troupeau de brebis devant des loups. » L'obscurité de la nuit jointe à la fumée du combat empêchait les Persans de se reconnaître; il y eut entre eux une vraie tuerie, un massacre qui dura longtemps. Les sarbaz étaient attaqués à dos par la cavalerie de Moulla-Housseïn, et les troupes ne comprenaient rien à ce fléau qui s'abattait sur elles. Dans cette circonstance, le brave sardar fut témoin d'horreurs auxquelles il ne croyait pas auparavant, et à peine put-il, par une fuite précipitée, échapper à une mort imminente. Ainsi les Babis, après

avoir jeté l'épouvante parmi les troupes nombreuses de l'armée du roi, après les avoir culbutées et avoir mis tout à feu et à sang, s'en retournèrent chargés de butin.

La perte du côté des soldats du roi est inconnue, mais l'historien persan porte à quatre-vingts hommes celle des Babis, sans compter un grand nombre de blessés<sup>1</sup> : d'après ceci il est facile de supposer que les sarbaz et les noukers perdirent quatre fois plus de monde.

La perte la plus sensible pour les Babis fut celle de leur brave chef Moulla-Housseïn, qui fut tué dans cette affaire (16 février 1849). Comme il s'en retournait il reçut deux balles l'une après l'autre que lui envoyèrent d'un des retranchements Mirza-Kérim-Khan et Agha-Mohammed-Hassan, qui le reconnurent à la lueur des feux allumés dans le campement des Babis; une balle le frappa à la poitrine, l'autre au bras. Ici l'historien s'étonne de la présence d'esprit, de la force de volonté de cet homme remarquable; il ne tomba pas immédiatement, dit-il, et donna l'ordre aux siens de continuer leur marche vers la forteresse, de sorte que ceux qui le suivaient ne s'étaient pas même aperçus qu'il fût blessé. Cependant, arrivé à l'une des portes et ne pouvant plus se soutenir, il tomba. C'est là qu'il rassembla ses plus intimes compagnons, les confiant à Hadji-Mohammed-Ali en leur recommandant d'obéir aveuglément à « cette autorité suprême et absolue » et de

<sup>1</sup> Trente des blessés moururent dès leur arrivée dans la forteresse.



continuer leur œuvre de justice sous sa direction et d'après ses sages conseils. M. Sévruguin ajoute de son côté que l'on disait, dans le Mazandéran, que ce fanatique, en mourant, avait ordonné qu'on l'enterrât debout, et qu'au bout de quarante jours il apparaîtrait à Zengan<sup>1</sup>. L'historien Soupehr dit aussi que Moulla-Housseïn avait promis de ressusciter au bout de quatorze jours. Ces deux fables ont été sans doute imaginées dans la suite d'après la doctrine des successeurs de Bab qui admet que les âmes des morts, surtout celles des saints, passent dans d'autres corps de saints et d'hommes vertueux, ou au moins sont en rapport invisible avec leurs âmes. C'est d'après cette croyance que Moulla-Housseïn donnait à ses plus intimes disciples des surnoms de saints imams et de prophètes, disant que les âmes de ces saints et de ces prophètes étaient passées en eux ou étaient invisiblement unies à leurs âmes.

#### § 10. TROISIÈME SORTIE DES BABIS (Février 1849).

Hadji-Mohammed-Ali avait jusqu'ici joué le rôle d'une autorité purement spirituelle et sans contrôle, devant laquelle s'inclinait même Moulla-Housseïn pour soutenir son influence morale vis-à-vis de ses prosélytes : maintenant il devait encore réunir dans sa personne l'autorité administrative et militaire<sup>2</sup>.

<sup>1</sup> Voir, plus loin, l'affaire devant Zengan.

<sup>2</sup> Suivant quelques personnes, il désigna pour succéder à Moulla-Housseïn dans ses fonctions Moulla-Iousouf de l'Aderbidjan, qui, comme nous l'avons dit plus haut, venait de se réunir avec huit

Dans ces nouvelles fonctions, il réussit aussi bien que son prédécesseur, car les Babis avaient foi en ses paroles et en ses promesses. Et puis, n'avait-il pas pris part à presque toutes les actions, avec ce sang-froid, cette même présence d'esprit qui distinguaient Moulla-Housseïn? Aucun d'ailleurs n'ignorait qu'il ne se ménageait point; tous savaient qu'il ne s'était pas plaint un seul instant, qu'il n'avait pas même sourcillé lorsqu'il avait reçu au visage la blessure dont il souffrait encore.

Le lendemain de cette sortie nocturne, pendant que les Babis étaient occupés à rendre les derniers devoirs à leur brave chef et à leurs confrères morts des suites de leurs blessures, Abbas-Kouli-Khan faisait aussi des dispositions pour livrer à la terre, d'après les rites du *Chariat*, les corps de ceux de ses guerriers qui avaient péri; toute la journée fut employée à ce triste devoir. Les Babis tués dans le combat gisaient sur le champ de bataille. Le sardar fit couper les têtes de ces pauvres cadavres au nombre de quatre-vingt-dix, et, d'après les us et coutumes des barbares, les fit promener dans toutes les villes de la province afin de calmer l'inquiétude des habitants que la peur empêchait depuis longtemps de goûter le repos et le bonheur. Cela fait, Abbas-Kouli-

ou dix de ses prosélytes aux Babis de Cheïkh-Tabersi lors du combat de Vasseks, et qui dès cette époque joue un rôle important dans les mémoires de M. Sévruguin. Mais, comme l'historien de la Perse garde le silence à son sujet, nous préférons nous en tenir aux explications de ce dernier.

Khan se mit en route vers la fin du jour pour Sari, afin de se joindre à Mehdi-Kouli-Mirza.

Barbarie pour barbarie, tel est le code du fanatisme. La nuit venue, les Babis sortirent de leurs murs pour recueillir leurs morts et leur donner la sépulture. A la vue de leurs coreligionnaires ainsi mutilés, ils se mirent aussitôt à déterrer les cadavres de leurs ennemis, en tranchèrent les têtes qu'ils piquèrent sur de longues perches effilées, et en ornèrent le champ de bataille comme d'un collier; puis les corps tronqués furent mis en un monceau, brûlés et abandonnés en pâture aux chiens et aux hyènes. Cet affreux tableau ne pouvait être remarqué que beaucoup plus tard, car les ennemis avaient déjà levé le camp, et le premier qui l'aperçut, ce fut le gouverneur du Mazandéran lui-même, qui au bout de cinq à six jours arriva dans ce lieu avec des troupes fraîches qu'il amenait de Sari. De Sari, où le gouverneur et commandant en chef des forces du Mazandéran était allé se reposer de sa fuite honteuse, jusqu'à Cheïkh-Tabersi, où le combat avait eu lieu, il n'y a pas plus de 30 kilomètres. Mehdi-Kouli-Mirza, ignorant ce qui s'était passé dans le camp et, d'après l'expérience qu'il avait acquise à ses dépens, appréhendant quelque malheur, avait quitté Sari la veille de la sortie nocturne des Babis. Il amenait des troupes d'élite toutes fraîches et en nombre suffisant. Il se hâtait, dit notre historien; c'est pourquoi, après avoir fait de 7 à 8 kilomètres, il fit reposer ses troupes dans le hameau Sourkhè-Kalaï, où

il passa la nuit. Le lendemain, comme il était en marche, il reçut une dépêche d'Abbas-Kouli-Khan dont voici la teneur : « J'envoie à Votre Altesse quelques têtes des Babis que nous avons tués ; grâce à vous, tout va bien chez nous. » L'historien nous assure que le sardar s'était tu sur le véritable état des choses et avait formellement ordonné à son envoyé de n'en rien divulguer, afin de ne pas effrayer les troupes du commandant en chef ; elles auraient pu prendre la fuite terrifiées. Eh bien ! que conclut de tout ceci Mehdi-Kouli-Mirza ? Il se persuada que son astucieux subordonné se taisait sur le reste dans l'espoir où il était de soumettre bientôt les Babis, de se donner ainsi à lui tout seul des allures de héros et de mériter par là les faveurs du Chah.

Cet instinct fit hâter le gouverneur du Mazandéran dans l'intention d'assiéger inopinément les Babis d'un côté opposé, afin de s'attribuer les honneurs de la guerre, alors même qu'il aurait trouvé les rebelles déjà soumis. Les régiments persans s'allongeaient sur la route Ali-Abad ; Mehdi-Kouli-Mirza à cheval ainsi que sa suite marchait un peu en avant des troupes. Au moment où ils atteignaient le passage du Kara-Sou <sup>1</sup> un envoyé secret du sardar rejoignit le prince ; il devait le renseigner sur la défection des troupes royales et l'avertir qu'il avait fait lever le camp dans l'appréhension de plus grands malheurs.

<sup>1</sup> Cette rivière tombe à Ali-Abad dans la rivière Talar, à 5 kilomètres à peu près de Tabersi.

Cette nouvelle désastreuse accabla le prince, qui voyait par là ses plans avortés et ses espérances détruites. Il donna l'ordre de diriger la marche sur le hameau Keya-Koula, où l'on fit halte et où l'on tint un conseil de guerre. On discuta longtemps, car les avis étaient fort partagés; les uns voulaient qu'on continuât le siège, les autres qu'on l'abandonnât. Cependant l'un des membres du conseil parla ainsi : « Voici la seconde fois que les Babis battent les troupes du roi, et maintenant la peur s'est emparée de nous; s'ils nous battent encore une fois, le Mazandéran est une province perdue pour notre souverain; il faut réunir des forces suffisantes, marcher contre l'ennemi en soumettant les troupes à une sévère discipline, bloquer les rebelles et les assiéger d'après toutes les règles de l'art. » Tous d'un commun accord se rendirent à cet avis. Comme les troupes étaient fatiguées, on leur accorda quatre jours de repos; le cinquième, la forteresse était cernée de toutes parts.

La première chose que put voir le général en chef, en arrivant, furent les corps des sarbaz et des noukers sur lesquels les Babis avaient exercé leur vengeance. C'était un spectacle repoussant : des cadavres décapités, à moitié brûlés et à demi dévorés par les bêtes fauves; des têtes affreusement défigurées et enfilées à de longues perches frappèrent d'horreur et de dégoût les spectateurs et les animèrent du désir de la vengeance. Le prince, ne pouvant se résoudre à rester près de ce lieu funeste,

poussa jusqu'au village de Kacht, à 4 kilomètres de Cheïkh-Tabersi, où Abbas-Kouli-Khan se joignit au prince avec ses troupes. Durant trois jours on discuta les plans d'attaque; puis on éleva d'après les dispositions du prince des tours et des retranchements en face de la forteresse; des mines furent creusées, des tranchées furent ouvertes, et les retranchements garnis de canons furent occupés par un nombre suffisant d'hommes; on établit des postes nombreux sur tous les points, afin de prévenir toute tentative de maraudage de la part de l'ennemi.

Grâce à ce blocus rigoureusement observé, les assiégés n'avaient plus la possibilité de communiquer avec les villages voisins, si bien que les vivres commençaient à leur manquer: un mois encore, et ils allaient être réduits à mourir de faim. Cependant les retranchements se multipliaient de jour en jour autour de la forteresse, et une grêle de boulets et de projectiles incendiaires semait la mort dans les rangs des Babis et détruisait leurs abris. D'après l'historien persan, un individu de Hérat, artilleur dans les troupes royales, avait inventé un projectile rempli d'une substance inflammable, une sorte de fusée qui pouvait décrire une courbe de 500 mètres. Ces fusées avaient mis le feu au logis des Babis, et, pour se garantir des flammes et des boulets, ils durent se retirer dans leurs souterrains. La lutte devenait de plus en plus difficile. Ils résolurent de recourir à un moyen désespéré, et attendirent une occasion favorable.

Au point le plus rapproché, et à l'ouest de Cheïkh-Tabersi, on avait élevé une tour qui par sa position et ses dimensions pouvait être funeste aux assiégés. Elle avait été construite par Djafar-Kouli-Khan (de Khazar-Djerib), le plus habile ingénieur de l'armée persane, au dire de l'historien. Avant que cette tour fût complètement achevée, garnie des canons nécessaires et occupée par des troupes, deux cents Babis s'y jetèrent pendant la nuit et l'occupèrent. Hadji-Mohammed-Ali avait donné l'ordre à ses tirailleurs et à ses artilleurs de défendre la route sur la droite et la gauche de la forteresse, afin de donner à ses braves le temps d'exécuter le coup de main qu'ils devaient tenter. L'attaque réussit, et les Babis s'emparèrent de la fortification, tuèrent trente sarbaz et l'un des principaux chefs nommé Thamas-Kouli-Khan, blessèrent mortellement Djafar-Kouli-Khan lui-même, et, après avoir détruit de fond en comble cette tour menaçante, rentrèrent sans obstacle dans leurs murs; les Babis n'eurent que deux hommes tués et quatre blessés dangereusement.

Cet événement lamentable et honteux pour l'armée, le troisième de ce genre, souleva un grand mécontentement parmi les troupes; elles commencèrent à murmurer hautement contre les dispositions du commandant en chef. L'historien l'accuse d'avoir mis de l'indolence où il aurait dû mettre de la précipitation, et de la précipitation où il aurait dû ménager ses troupes et leur donner du repos. De plus son excessif amour-propre détruisait en lui tout sen-

timent de pitié et d'humanité, disaient les soldats, et Soupehr le condamne aussi dans le fait suivant. Après que Djafar-Kouli-Khan eut été blessé, le commandant du retranchement le plus voisin le fit immédiatement transporter à Sari pour y être soigné. Le prince, l'ayant appris, s'emporta contre un tel acte d'autorité de la part d'un subordonné et fit revenir le patient, qui dut, à moitié chemin déjà, être ramené au camp; il mourut dans la nuit, et le prince fut naturellement accusé de sa mort. Cependant nous ne saurions ici partager les sentiments de l'historien de la Perse, à moins qu'il n'ait d'autres actions plus graves à reprocher au prince. Cette sévère mesure était certainement inspirée par la pensée de ne point répandre encore de nouvelles inquiétudes et des agitations parmi la population de Sari, qui attendait impatiemment la nouvelle de la reddition de Cheïkh-Tabersi.

Quoi qu'il en soit, l'heureuse sortie des Babis jeta encore une fois le trouble parmi les assiégeants, et un mois s'écoula sans que les troupes tentassent rien contre eux.

§ 11. NOUVELLES MESURES QUE PRIT LE GOUVERNEMENT. MAUVAIS SUCCÈS DE LA QUATRIÈME SORTIE DES BABIS (Mai 1849).

Le constant insuccès des troupes dans le Mazandéran exaspéra le gouvernement; le roi commençait à douter de la fidélité des habitants de cette province et soupçonnait même une trahison; aussi,



dit l'historien Soupehr, menaçait-il de noyer dans leur sang les habitants du Mazandéran et de les exterminer tous. « Voilà quatre mois, s'écria-t-il, que les troupes du Mazandéran combattent, sans pouvoir soumettre une poignée de rebelles enfermés dans Cheïkh-Tabersi ! Nous avons toujours cru jusqu'à présent que, sur une de nos paroles, nos guerriers se jetteraient au feu et à l'eau et affronteraient sans crainte les tigres et les crocodiles ! Et cependant voici qu'ils perdent le temps en concessions honteuses ; ils passent leur vie dans l'inaction et l'oïveté, tandis que les hautes classes du Mazandéran encouragent la révolte et la licence, tout en ayant l'air de se rendre nécessaires, afin de gagner par là notre bienveillance. » Ces paroles menaçantes du roi signifiaient que « la puissance centrale du monde » ne condescendrait pas jusqu'à s'humilier devant l'aristocratie de la province en lui demandant de mettre fin à la révolte des Babis, mais les confondrait avec les rebelles, et, dans sa colère et sa vengeance, mettrait tout le Mazandéran à feu et à sang, sans grâce ni merci, Babis ou non ; de sorte que « l'univers entier douterait que le Mazandéran eût jamais existé. » La colère du roi fit trembler les courtisans, et leurs fronts s'inclinèrent jusqu'à terre en demandant grâce. L'administration de la guerre s'engagea « à exterminer coûte que coûte jusqu'au dernier des Babis. »

De quelques couleurs que la flatterie se soit plu à peindre ce moment d'une colère auguste, cela

prouve toutefois que la prise d'armes des Babis dans le Mazandéran causait une vive inquiétude dans la capitale. Souleïman-Khan-Afchar, connu dans les fastes de l'histoire de la Perse contemporaine, fut désigné pour aller rejoindre l'armée. Le souverain l'avait choisi uniquement comme lieutenant de son oncle <sup>1</sup> le prince gouverneur du Mazandéran. Mehdi-Kouli-Mirza <sup>2</sup> resta commandant en chef et gouver-

<sup>1</sup> Mehdi-Kouli-Mirza était fils de feu Abbas-Mirza, et par conséquent frère (par une autre mère) de Mohammed-Chah, père du souverain régnant Nasir oud-din.

<sup>2</sup> Le mot Mirza est le diminutif de *mir-zadé* : né de mir; mir en arabe est l'abrégé de *amir*, mot qui veut dire « ordonnateur, souverain, » etc. Dans l'histoire moderne de l'Orient, *amir* est employé dans le sens de « général, chef militaire, » et *mir* au lieu de *seïd* est resté comme un titre aux seuls descendants du prophète Mahomet. Dans l'histoire de l'Orient au moyen âge, *mirza* signifiait « prince, » et c'est ainsi que les *mourzas* tatars, en devenant sujets russes, sont devenus princes (*mourza* et *mirza*, c'est tout un). Dans ces derniers temps, et surtout au siècle dernier, on commença à donner sans distinction aucune le titre de Mirza à tout individu, noble ou non, ignorant ou instruit. Le gouvernement, pour distinguer les faux mirzas des mirzas princes du sang, a décidé par un firman que ces derniers (les vrais mirzas) placeraient ce titre, non en tête de leur nom, mais à la fin. Dans la diplomatie turco-tatare, si puissante en Orient depuis Houlakou-Khan, le titre (Khan ou Bey) suit aussi le nom de l'individu; et cette diplomatie sert d'autant mieux de guide dans cette question que la dynastie des Kadjars, aujourd'hui régnante, est turque d'origine. C'est d'après ce principe que les Kadjars mettent le mot Chah après leur nom : Mohammed-Chah, Nassir oud-din-Chah, etc. tandis que les Safavides plaçaient le leur après : Chah-Abbas, Chah-Ismaïl, etc. D'après ce même principe, le mot *agha* change de signification en Perse : lorsqu'il est placé devant le nom, il veut dire tout bonnement *monsieur*; placé après, il signifie *prince* au second degré : ainsi Mirza-Abbas ou Agha-Abbas veut dire *monsieur Abbas* (seulement Mirza est un peu plus important que

neur du Mazandéran, mais Souleïman-Khan eut à diriger les opérations du siège et à rechercher les causes de la lenteur qu'apportaient les autorités de cette province dans la soumission des rebelles. Nous ignorons si Mehdi-Kouli-Mirza se sentit blessé de la nomination de Souleïman-Khan, seulement nous le voyons figurer comme personnage actif jusqu'à la prise de la forteresse des Babis. Il paraît que cette nomination ranima le courage des troupes, qui avaient eu le temps de se bien reposer. Tous leurs efforts avaient tendu à couper les communications de la forteresse avec les villages voisins, et les assiégés, qui ne pouvaient songer à tenter une nouvelle sortie, n'étaient occupés qu'à réparer leurs fortifications.

Un mois se passa ainsi, au bout duquel arriva le nouveau général dont la présence devait mettre fin aux succès des Babis. D'après ses dispositions on procéda à un siège en règle contre lequel les Babis ne pouvaient rien, surtout en présence d'une armée aussi nombreuse. On éleva de nouveaux retranchements; des tranchées furent ouvertes, des mines creusées, et tout fut bientôt prêt pour donner l'assaut. Le jour où il devait avoir lieu, Souleïman-Khan disposa les troupes en colonne régulière sur quatre points différents; deux mines, l'une à l'est et l'autre

Agha); Abbas-Mirza veut dire prince Abbas (fils ou petit-fils de Schah). Abbas-Agha veut dire prince ou noble Abbas. Les Mirzas, princes persans descendants de Feth-Ali-Schah, sont aujourd'hui au nombre de quatre cents.

à l'ouest de la forteresse, étaient préparées; à un signal ces mines devaient sauter, les quatre colonnes s'avancer à la fois et se précipiter sur la brèche à la baïonnette. Au moment prescrit le signal fut donné; la mine de l'est ouvrit une brèche de 40 mètres dans le mur en terre de la forteresse; celle de l'ouest ne réussit point parce qu'elle n'avait pas été poussée jusqu'au pied de la muraille. Cependant les colonnes s'ébranlent, et au cri de « Allah ! » s'élancent sur la brèche. Une vive fusillade les accueille, et les Babis, qui s'étaient précipités à leur rencontre avec un courage impossible à décrire, arrêtent leur élan, et un combat corps à corps s'engage.

Ici l'historien raconte le courage d'un certain Mirza-Kérim-Khan<sup>1</sup>, l'un des officiers des troupes royales, qui, le drapeau à la main et au mépris d'un danger imminent, courut s'emparer d'une tour; il y fut suivi par d'autres officiers et des sarbaz, mais le commandant en chef vint encore une fois enlever le fruit des avantages remportés. A la vue des pertes que subissaient les troupes, il fit sonner la retraite, et, contre le gré de tous, chefs et soldats se virent contraints de suspendre l'attaque.

Rentrées dans leur camp, les troupes recommencèrent à murmurer de la retraite honteuse du commandant en chef. Il avait été décidé en conseil de guerre qu'une nouvelle attaque serait tentée pour le lendemain; mais des bruits, qui paraissaient fondés, s'étant répandus au sujet de la situation désespé-

<sup>1</sup> Celui-là même qui avait blessé mortellement Moulla-Housseïn.

rée des assiégés, lesquels, assurait-on, ne pouvaient manquer de se rendre au bout de quelques jours, l'attaque projetée n'eut point lieu. La faim et les maladies avaient, en effet, réduit les Babis au désespoir, et les promesses de Hadji-Mohammed-Ali ne se réalisaient en rien. Depuis trois ans qu'il prêchait sa doctrine au nom de Bab, il avait toujours promis à ses adhérents qu'ils seraient victorieux de leurs ennemis et goûteraient la plus parfaite béatitude; mais, loin de là, leur situation empirait de jour en jour. Beaucoup murmuraient, mais personne n'osait exprimer hautement sa pensée, car une mort certaine attendait celui qui aurait élevé une plainte ou un doute.

Avant la fin du troisième jour, un des chefs des Babis, nommé *Agha-Resoul*, eut une entrevue secrète avec Mehdi-Kouli-Mirza: il demandait la vie sauve pour lui et ceux des Babis qui abandonneraient la forteresse pour se remettre entre ses mains. Rassuré par la parole du commandant en chef, il quitta Cheïkh-Tabersi suivi de trente des siens et se dirigea vers le camp. Soit trahison, soit ignorance, le fait est qu'au moment où les Babis s'approchaient des avant-postes, les noukers du Laridjan se précipitèrent sur eux, tuèrent Agha-Resoul et beaucoup de ses compagnons; le reste prit la fuite et regagna la forteresse où une cruelle déception les attendait: Hadji-Mohammed-Ali leur fit trancher la tête comme coupables de trahison.

Cependant, malgré la mauvaise foi du prince et

les menaces du chef des Babis, beaucoup des assiégés entrèrent en pourparler avec les troupes, et, la nuit venue, prirent la fuite. Parmi eux se trouvait le fameux Riza-Khan, qui se présenta à Mehdi-Kouli-Mirza. Depuis longtemps il avait embrassé la doctrine des Babis, s'était réuni aux révoltés, et depuis lors n'avait point quitté les assiégés.

Le gouverneur du Mazandéran, bien qu'il lui eût accordé sa grâce, le plaça, lui et ses compagnons, sous la surveillance d'un officier nommé *Gadi-Khan*<sup>1</sup>. Il ne restait plus dans la forteresse que ceux des Babis qui avaient juré de rester fidèles à leur mission et qui avaient d'avance fait le sacrifice de leur vie à la gloire de leurs croyances. Ils n'étaient pas plus de trois cents, réduits à se nourrir d'herbes et de la chair de chevaux morts; des témoins assurent que la faim avait réduit les pauvres Babis à chercher leur subsistance dans les provisions que les rats et les souris emmagasinent. L'historien de la Perse dit qu'ils déterrèrent même le coursier de leur héros Moulla-Housseïn pour se repaître de son cadavre. Ce cheval avait succombé depuis peu à une grave blessure, et les Babis, qui le considéraient comme un animal sacré, l'avaient enterré avec beaucoup d'honneur. Une si cruelle situation, qui n'avait d'autre issue qu'une mort affreuse, leur inspira la résolution de tenter une quatrième sortie, malgré le

<sup>1</sup> D'après une autre tradition plus authentique, Riza-Khan resta dans la forteresse jusqu'à la fin du siège; il ne la quitta qu'avec Hadji-Mohammed-Ali et fut tué par trahison.

peu d'espoir qu'ils avaient de réussir. Ils choisirent la première partie de la nuit, quand les musulmans sont occupés à faire leurs prières du soir. Ces prières commencent une demi-heure après le coucher du soleil et durent jusqu'à dix heures. Tout à coup, dans le premier retranchement où était élevée la batterie de Mirza-Abdollah, à l'ouest de la forteresse, l'alarme se répandit. C'était un des Babis qui était parvenu au haut de la tour et qui, de là, s'était mis à crier : « Je suis ici, à moi, camarades ! » A cette voix, tous, interrompant leurs prières, coururent aux armes. Leur premier soin fut de défendre le passage où trois Babis seulement avaient eu le temps de pénétrer ; c'était un pont-levis fort étroit, jeté sur un fossé profond qui entourait le retranchement et qui seul servait à communiquer avec le dehors. Les Babis étaient venus jusque-là sans être aperçus, et ils auraient sans doute réussi, n'eût été l'ardeur inconsidérée de celui qui était parvenu jusqu'à la tour ; le pont fut aussitôt enlevé, et les Babis regagnèrent en hâte leur retraite poursuivis par les troupes que l'alarme avait fait sortir de tous côtés et qui en tuèrent quatre-vingts. Des trois hommes qui avaient pénétré dans le retranchement un seul tint ferme ; c'était celui qui avait donné l'éveil. Il resta au haut de la tour tant que dura le combat ; ni balles ni cimeterres ne pouvaient l'atteindre, et il ne put être tué que par ruse. La perte, du côté des troupes, fut aussi très-considérable dans cette affaire.

## § 12. LES BABIS SONT TRAHIS (Juillet et août 1849).

Les nouvelles pertes que venaient d'éprouver les troupes royales ne pouvaient laisser indifférents, ni le commandant en chef, ni son adjoint Souleï-man-Khan-Afchar.

Tous deux appréhendaient la colère de leur souverain et craignaient que des ennemis ne donnassent de grandes proportions aux nouvelles qui se répandaient jusque dans la capitale, et ne les accusassent auprès de l'administration de la guerre déjà irritée de cette suite d'échecs, qui lui paraissaient le fruit d'autant de trahisons. Il fut donc décidé que la forteresse serait attaquée le lendemain et qu'on y pénétrerait à tout prix afin d'exterminer jusqu'au dernier des Babis.

A la vue des préparatifs de l'ennemi, les Babis, comprenant que toute résistance était désormais impossible, exténués de fatigue et de faim et d'ailleurs réduits au dixième de leur nombre primitif, étaient résolus à mourir glorieusement et à vendre chèrement leur vie. Hadji-Mohammed-Ali n'était pas de cet avis, et d'ailleurs son but et celui de ses plus proches disciples, guides des Babis et propagateurs ardents de la doctrine, n'était point de passer leur vie en actions héroïques; ils voulaient obtenir des résultats plus utiles et plus pratiques, tels que la réforme du gouvernement et l'anéantissement de l'influence du clergé. A cette époque, le bruit s'était répandu que des Babis s'étaient réunis



dans la ville de Zengan, où un homme des plus remarquables, nommé *Moulla-Mohammed-Ali*, enseignait la doctrine de Bab. Hadji-Mohammed-Ali, voyant qu'il n'avait rien à espérer dans le Mazandéran, où le peuple ne ressentait plus de sympathie pour sa situation, ne songeait qu'aux moyens de se réunir à ceux de Zengan. Conduit par cette pensée, il entra en pourparler avec le gouverneur du Mazandéran, auquel il écrivit : « Beaucoup de sang a été versé; il est temps que nous fassions la paix. Vous pouvez nous vaincre sans doute, mais la victoire vous coûterait plus cher que vous ne le pensez; laissez-nous plutôt nous disperser; nous vous promettons de rentrer dans nos foyers, et la paix se rétablira dans le Mazandéran. » Mehdi-Kouli-Mirza lui accorda ce qu'il demandait, bien que dans son cœur il nourrît un autre projet. Il répondit donc : « Si vous vous soumettez et ne reniez pas la foi schiite de l'*imani-isna-achari*<sup>1</sup>, votre vie et vos biens seront respectés; car, d'après nos lois, ils sont inviolables. » Nous ignorons jusqu'à quel point ce que dit l'historien est exact relativement à ces conditions; on assure cependant qu'elles furent acceptées par les Babis et rédigées en forme d'acte approuvé et signé par le commandant en chef et les officiers de sa suite.

D'après un usage de la cour de Perse, Mehdi-Kouli-Mirza envoya comme signe de sa bienveillance un cheval de selle au chef de ses nouveaux amis, avec l'assurance que des abris spéciaux étaient

<sup>1</sup> Voir ch. III.

préparés pour sa Haute sagesse, pour sa suite et ses hommes. Le lendemain matin, Hadji-Mohammed-Ali et ses murids, complètement armés, sortirent de leur forteresse. Monté sur le coursier qui lui avait été envoyé, il était suivi de ses principaux officiers également à cheval et des braves qui lui restaient et qui marchaient en bon ordre, tenant leurs sabres nus, et au nombre de deux cent quatorze. La réception qu'on leur fit fut splendide. Un si honorable accueil fait au chef des Babis, ainsi que les attentions de toutes sortes qu'on avait pour ses compagnons, inspirèrent à tous la plus grande confiance; ils étaient dans l'enchantement; c'est ce que désirait le prince. Il ne leur restait plus qu'à avoir foi entière en la parole donnée et à livrer leurs armes; c'est le moment que l'on attendait. Tout à coup, à un signal donné, les gens de la suite de Hadji-Mohammed-Ali sont entourés dans le camp et massacrés; lui et quelques-uns de ses officiers sont seuls épargnés, puis les autres Babis sont cernés, saisis, et aussitôt livrés aux plus cruelles tortures. D'après M. Sévruquin, les Babis, au nombre de trois cents, furent enduits de naphte et brûlés vifs<sup>1</sup>. Riza-Khan et ceux qui s'étaient livrés la veille ne furent point épargnés. Hadji-Mohammed-Ali et quelques-uns des principaux chefs, au nombre de six, furent réservés pour être exécutés publiquement, ce qui eut lieu à Bar-**F**ourouch, ville principale du Mazandéran. M. Sé-

<sup>1</sup> D'après l'historien de la Perse, ils furent éventrés, et un petit nombre seulement parvint à s'échapper. L'un vaut bien l'autre!

vruguin dit que Moulla-Iousouf fut attaché à la gueule d'un canon et ses membres dispersés <sup>1</sup>. Ainsi périrent tristement les Babis du Mazandéran.

On prétend que c'est à cette époque que fut arrêtée l'héroïne des Babis, *Kourret oul-Aïn*; seulement nous ne savons à quel endroit. Nous avons déjà dit ailleurs qu'elle disparut de cette province avant le soulèvement des Babis, jusqu'au moment où elle fut amenée à Téhéran, et placée sous la surveillance de Mahmoud-Khan <sup>2</sup>, grand kalanter, ou maître de la police. Elle y resta jusqu'à l'époque où les Babis furent exterminés à Téhéran et dans toute la Perse en 1852; c'est alors qu'elle fut secrètement mise à mort.

<sup>1</sup> Nous avons déjà dit que nous ne trouvons pas, dans la relation de Soupehr, Moulla-Iousouf au nombre des personnages agissant dans le Mazandéran.

<sup>2</sup> M. Mochenin fait erreur en disant que Mahmoud-Khan est le même personnage qui fut envoyé à Pétersbourg, en qualité de chargé d'affaires du schah, depuis 1851 jusqu'à 1855. Celui dont parle M. Mochenin se nommait Mahmoud-Khan-Kara-Kozlu, et le kalanter de Téhéran, Mahmoud-Khan tout court; de plus je suis parfaitement sûr que ce sont deux personnages différents. Vers la fin de 1861, le kalanter perdit la faveur du roi et même la vie, par suite d'abus et de malversations qu'on lui attribuait à tort ou à raison; Kara-Kozlu occupa à Téhéran le poste de ministre du commerce de 1859 à 1862, et est aujourd'hui envoyé extraordinaire du roi de Perse près le gouvernement de la reine Victoria.